

A 17 ANS,

DRAME EN QUATRE ACTES,

PAR M. P. TOURNEMINE,

MUSIQUE DE M. ROGER, MISE EN SCÈNE DE M. ARMAND V.

Représenté pour la première fois, à Paris,
le 20 septembre 1836.

PRIX : 5 SOUS.

PARIS.

JULES LAISNÉ, LIBRAIRE, GALERIE VÉRO-DODAT, 1.
MORAIN, FAUBOURG SAINT-MARTIN, 45.

1856.



A 17 ANS,

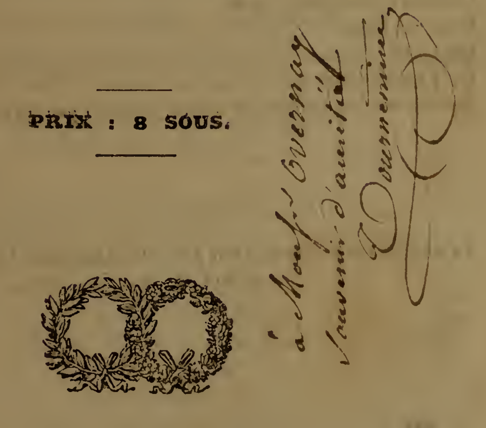
DRAME EN QUATRE ACTES,

PAR M. Pre TOURNEMINE,

MUSIQUE DE M. ROGER, MISE EN SCÈNE DE M. ARMAND V.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Antoine, le 20 septembre 1836.

PRIX : 8 SOUS.



PARIS.

JULES LAISNÉ, LIBRAIRE, GALERIE VERO-DODAT, 1.

MORAIN, FAUBOURG SAINT-MARTIN, 43.

1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme MULLER, veuve d'un colonel des armées de l'empire.	Mme Céline.
FRÉDÉRIC, son fils.	M. Lajariette.
CÉCILE, sœur de Frédéric.	Mlle Nathalie.
HENRI DE SÉNANGE, capitaine de cavalerie.	M. Séligny.
AMÉLIE, amie de pension de Cécile.	Mlle Clémence.
VALENTIN, vieux sergent ayant quitté le service pour s'attacher au colonel Muller.	M. Beaux.
JÉROME, jeune armurier, son filleul.	M. Omer.
Mme LAMBERT, mère de Jérôme.	Mme Ludovic.
AGATHE, femme de chambre de Cécile.	Mlle Adèle.
CYPRIEN, ancien camarade de Jérôme.	M. Fournier.
GEORGES, ouvrier armurier.	M. Préolon.
SIMON, id.	
Une Servante d'hôtel garni.	
Première Dame.	
Deuxième Dame.	
Un VALET, parlant.	
Amis de madame Muller, Ouvriers, Gens du peuple, Domestiques.	

La scène se passe pour les 1er et 2me actes à Bayonne; les 3me et 4me à St-Jean-de-Luz, 14 lieues plus loin.

Par autorisation du ministre, pour le chef de la division des beaux-arts,

Le chef du bureau des théâtres,

Jules de Wailly.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.—(Nobis et Maillet.)

A DIX-SEPT ANS,

DRAME.

ACTE I.

La scène se passe à Bayonne dans la maison de madame Muller. — Le théâtre représente un riche salon ayant de chaque côté deux portes parallèles, et au fond trois larges fenêtres, donnant à entresol sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, AGATHE, Domestiques.

Au lever du rideau Agathe est occupée à coudre des draperies ; les autres domestiques nettoient ou rangent des meubles, un lustre, etc.

VALENTIN. Eh bien, Agathe, avez-vous fini ?

AGATHE. Soyez tranquille, M. Valentin, ce n'est pas après moi qu'on attendra.

VALENTIN, *se tournant vers les domestiques.* Et vous autres ?.. ce lustre, ces candélabres, ce tapis à mettre... ces draperies à placer... (*Regardant sa montre.*) Cinq heures !.. vous verrez que le monde va venir et que rien ne sera prêt !.. certes, ce n'est pas que je craigne d'être grondé par madame, mais je m'en voudrais tellement de lui causer la moindre humeur aujourd'hui !.. je suis sûr qu'elle est si heureuse ! si contente !

AGATHE. Singulier contentement ! . je viens de la voir il n'y a qu'un instant, et son air était aussi sérieux que de coutume.

VALENTIN. Qu'est-ce que cela prouve ? ne peut-on ressentir de la joie, sans le manifester par des rires ?.. parbleu ! moi aussi je suis fort content, et vous voyez bien que je ne ris pas.

AGATHE. Écoutez, M. Valentin, ce n'est pas pour mal parler de madame, mais tout en elle, est vraiment bien extraordinaire. Je vous le demande, conçoit-on une femme à qui les occupations de ménage et les soins de famille sont pour ainsi dire étrangers ?.. une femme riche et assez jeune encore, qui n'aime ni le monde, ni les bals, ni les spectacles ? pour qui la coquetterie n'est rien ?.. et cette sévérité, cette froideur qu'elle montre pour sa fille, cette chère mademoiselle Cécile, si douce ! si intéressante !.. vous conviendrez...

VALENTIN, *l'interrompant.* De trois choses : la première que vous êtes une brave et honnête fille, mais que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas ; la seconde, que vous jugez mal...

AGATHE, *piquée.* Et la troisième?..

VALENTIN. Que madame n'est pas une femme comme les autres, et que vous ne la connaissez pas assez pour pouvoir l'apprécier ce qu'elle vaut. Moi qui suis auprès d'elle depuis plus de vingt ans ; moi, vieux troupier qui ai renoncé à mes galons de sergent pour suivre son époux, dont la Restauration paya les services par l'exil, je l'aime, je la respecte comme chacun est forcé de le faire, lorsque l'on sait quel mérite supérieur la distingue. Sa tendresse pour ses enfans est peu expansive, c'est vrai; ses goûts sont sérieux, son caractère bizarre, son ton sévère et brusque même parfois, j'en conviens aussi; mais tout cela s'explique par le genre de vie qu'elle a si long-tems menée. Mariée à dix-sept ans, au colonel Muller qu'elle suivit dans les camps ; connaissant à peine le monde et ses plaisirs, n'éprouvant d'autres impressions que celles auxquelles il était lui-même accessible, son âme se trempa pour ainsi dire sur la sienne, et elle acquit bientôt en échange de ses habitudes et de sa faiblesse de femme, les qualités solides qu'on distinguait en lui : ainsi son jugement est sûr, sa volonté ferme, son courage à l'épreuve, et sa parole surtout est sacrée. Le motif de l'arrivée du personnage qu'elle attend aujourd'hui, en est certes une grande preuve!

AGATHE. Si l'on juge cet étranger par la réception qu'on lui prépare, il faut que ce soit quelqu'un de bien important!

VALENTIN. M. Mac-Ormann?.. mon Dieu non ! c'est tout simplement un riche commerçant de Dublin ; mais c'est un si excellent homme!.. en voilà un, qui s'est montré l'ami de mon brave colonel!.. aussi cela me fait un plaisir de le revoir!.. avec cela que cette circonstance va nous ramener à Bayonne, du moins pour quelques jours, le frère aîné de mademoiselle Cécile, mon petit Frédéric, que j'ai porté dans mes bras ; à qui je faisais toujours peur, lorsqu'en le faisant trotter sur mes genoux, je lui racontais les batailles auxquelles je me suis trouvé avec son pauvre père... mon petit Frédéric, qui est maintenant au moins aussi grand que moi... c'est ça un gaillard à qui le bonnet à poil des grenadiers de la garde aurait joliment été! mais au grand déplaisir de sa mère, comme au mien, il a préféré la chicane, et est entré, depuis un an, chez un notaire à Dax.

AGATHE. C'est un bien bon jeune homme, à ce qu'il parait! et mademoiselle Cécile m'en parle si souvent, que j'éprouve un vif désir de le voir. Vous êtes sûr qu'il viendra, n'est-ce pas?

VALENTIN. Très sûr ; d'ailleurs sa présence est nécessaire : et

c'est mon filleul Jérôme, qu'une affaire appelait justement il y a deux jours à St-Jean-de-Luz, qui a dû lui remettre en passant, une lettre de sa mère.

AGATHE. M. Jérôme?.. Ah! voilà encore un aimable garçon!

VALENTIN. Je le crois bien!... un fameux sujet, allez!... Et c'est qu'il a un esprit!... une instruction!... dame, il a été au Lycée... mais comme il est simple, modeste!.. avec la moitié de ce qu'il sait, il aurait pu réussir dans les états les plus difficiles et les plus honorables; eh bien! il ne l'a pas voulu. Mon père était artisan, me disait-il un jour, je me ferai artisan, parce que je l'estime trop pour vouloir m'élever au-dessus de lui... Ah! c'est que c'est un philosophe, un sage, que monsieur mon filleul! et il s'est fait tout simplement armurier.

AGATHE. Oh! je l'aime bien, moi; il est si réservé, si honnête!.. eh puis, ce qu'on m'a raconté qu'il avait fait pour notre jeune maîtresse...

VALENTIN Oh! cela, la pauvre enfant peut bien dire que sans lui... et tenez, ce que c'est que de parler des gens, justement le voici...

SCÈNE II.

Les Mêmes, JÉROME.

JÉROME, *à Valentin.* Bonjour, parrain...

LES DOMESTIQUES. Salut, M. Jérôme.

JÉROME. Bonjour, mes amis...

Il salue Agathe qui cherche à se faire remarquer de lui.

VALENTIN. Ah ça, tu as vu ce cher Frédéric, et il t'a promis...

JÉROME. Qu'il serait ici ce soir : maintenant que je me suis acquitté de ma commission, je repars et vous fais mes adieux.

VALENTIN. Comment tes adieux?

JÉROME. Oui, mon bon Valentin, je quitte Bayonne, aujourd'hui même. Mon bourgeois, M. Tissier, me fait traiter avec son beau-frère, d'un fonds à Saint-Jean-de-Luz. Et comme le prix de cette vente, et surtout le mode de paiement qui m'est offert, présentent de grands avantages, j'ai accepté, et nous terminons demain.

VALENTIN. Mais tu ne m'avais rien dit de tout cela?

JÉROME. Vous savez que je suis assez prudent; il fallait que je visse les choses par moi-même; que je consultasse aussi ma bonne mère... tel était le but du court voyage que j'ai fait, et

je puis enfin vous annoncer cette nouvelle, parce que je suis entièrement décidé.

VALENTIN. Allons, je t'en fais mon compliment; te voilà lancé; quand on a ton talent, ton activité, qu'on est aussi bon fils, et qu'on mène une aussi bonne conduite que toi, on fait toujours son chemin... il y a un bon Dieu pour les honnêtes gens, comme dit le proverbe.

AGATHE. Là, vous voyez que j'ai fini, M. Valentin.

VALENTIN. Fort bien... (*Aux domestiques.*) Allons, attachez cela promptement, vous autres.

JÉROME. Eh! mais, je n'avais pas remarqué tous ces préparatifs.

VALENTIN. Oui, oui, nous recevons aujourd'hui grand monde. (*Plus bas.*) Il s'agit d'un mariage pour mademoiselle Cécile.

JÉROME, *vivement.* Un mariage!.. sans doute avec ce jeune capitaine que j'ai vu si souvent ici?.. je crois effectivement m'être aperçu...

VALENTIN. M. Henri de Sénange? lui qui, sans ton dévouement, la laissait périr, le jour de cette fatale partie sur l'eau?.. Ah! par exemple! on songe bien à lui!.. l'homme à qui sa main est promise, est le fils d'un ancien ami de mon colonel; un jeune Irlandais que nous attendons ce soir avec son père.

JÉROME, *déguisant son émotion.* Et la santé de mademoiselle Cécile est donc tellement bien rétablie...

VALENTIN, *d'un air de doute.* Hum! madame Muller le croit, les médecins l'espèrent, et je n'ose pourtant m'en flatter! Depuis la cruelle maladie qu'elle a faite, à la suite de cet événement qui faillit nous l'enlever, il y a sur ses traits, jusque dans sa voix même, une expression de souffrance qu'elle cherche vainement à déguiser, et qui ne laisse pas que de me donner de graves inquiétudes.

JÉROME, *à part.* Pauvre jeune fille!

VALENTIN, *se tournant vers les domestiques.* Eh bien, tout n'est pas encore terminé?..mais, corbleu! dépêchez-vous donc! et comme c'est arrangé avec goût!.. Ah! si j'étais plus ingambe!..

JÉROME. Voulez-vous que je leur donne un coup de main?.. ce ne sera pas long, allez...

VALENTIN. Ah! brave garçon que tu es!..cela fait qu'au moins je pourrai m'occuper d'autres soins; car l'heure s'avance tellement... je m'en rapporte à toi... Philippe, et vous, Agathe, venez avec moi : il ne manque pas encore d'ouvrage, par là.

Il sort avec eux.

SCENE III.

JÉROME, *quelques* DOMESTIQUES, *puis après* CÉCILE.

JÉROME, *aux domestiques, en montant avec eux sur une échelle double, et leur indiquant comment ils doivent placer les draperies.* Tenez, mes amis, je crois que de cette manière ce serait peut-être mieux : comme cela... vous voyez, c'est plus léger, plus élégant, n'est-ce pas?

CÉCILE, *qui entre et l'aperçoit.* M. Jérôme, ici?..

JÉROME, *descendant et venant au-devant de Cécile.* Pardon, mademoiselle, si je suis surpris par vous en cet état, mais ces braves gens étaient tellement pressés, et je les ai vus dans un si grand embarras, que pour être agréable à mon parrain...

CÉCILE. Ah! c'est trop d'obligeance, et je vous en veux presque d'avoir pris cette peine. Ma mère reçoit aujourd'hui, à ce qu'il paraît; restez M. Jérôme, c'est moi qui vous invite, et je suis sûre de son approbation.

JÉROME, *avec embarras.* Merci, mademoiselle, je ne puis accepter cet honneur... l'obscurité de ma position...

CÉCILE, *vivement.* Que dites-vous, avec l'éducation que vous avez reçue, pouvez-vous être déplacé quelque part?.. et d'ailleurs, avez-vous donc oublié déjà, combien en me sauvant, vous avez acquis de droits à ma reconnaissance et à celle de ma famille?

JÉROME, *de même.* De la reconnaissance! et n'ai-je donc pas été suffisamment payé par le bonheur même que j'ai trouvé dans cette action? Ah! je rougis encore, quand je pense que cet officier qui logeait alors chez vous, me présenta sa bourse pour prix du service que je venais de vous rendre!.. vous ne m'avez pas offert d'argent, vous, mademoiselle, mais quand vos yeux se sont r'ouverts, vous m'avez pris la main en me disant : Bon Jérôme, je vous dois la vie, mon cœur s'en souviendra toujours... à la bonne heure, voilà une récompense!.. et c'est la seule que j'aie voulu accepter.

CÉCILE, *avec amitié.* Eh bien, demeurez donc... pour me faire plaisir.

JÉROME. Oh! pour cela je voudrais vous obéir, alors!.. mais quelques préparatifs nécessaires à un départ très prochain.

CÉCILE. Un départ?

JÉROME. Oui, mademoiselle; il m'en coûte de quitter cette ville, mais ce changement peut améliorer ma situation, me permettre de rendre plus heureux les derniers jours de ma mère, et je ne saurais hésiter, elle est si bonne, ma vieille mère! j'en ai reçu tant de preuves de tendresse, et j'ai moi-même pour elle tant d'attachement et de respect!

CÉCILE, *essuyant les larmes qui roulent dans ses yeux.* Que vous êtes heureux, M. Jerome ! avoir une mère dont le cœur comprenne le vôtre, dont l'amour réponde à votre amour !.. oh ! que j'envie votre sort, moi qui n'ai jamais connu ce bonheur !..

JÉROME, *vivement.* Est-il possible ! comment, mademoiselle...

SCENE IV.

Les Mêmes, MAD. MULLER.

MAD. MULLER, *entrant.* Ce que Valentin vient de me dire, excite vivement mon intérêt, monsieur Jérôme : vous avez traité d'un établissement à Saint-Jean-de-Luz ?.. Allons, probablement j'apprendrai bientôt aussi que vous aurez fait un bon mariage, et je m'en réjouirai sincèrement, car vous ne doutez pas, je l'espère, que je sois du nombre de vos meilleurs amis ?..

JÉROME, *ému.* Vous êtes trop bonne, madame, et je suis on ne peut plus reconnaissant de la part que vous daignez prendre à l'évènement heureux qui m'arrive ; mais quant à un mariage que vous regardez comme probable, je crois pouvoir vous assurer que la nouvelle ne vous en parviendra pas ; car mon cœur est plein d'un sentiment qui ne lui permet plus de se donner.

Il s'incline respectueusement et sort.

SCÈNE V.

MAD. MULLER, CÉCILE, Domestiques.

MAD. MULLER, *aux domestiques qui viennent de terminer leurs divers travaux.* Tout ici est entièrement achevé ?.. laissez-nous... (*Les domestiques se retirent. Madame Muller continuant à Cécile.*) Vous, ma fille, prêtez-moi un moment d'attention... J'avais votre âge lorsque ma mère qui était veuve aussi, m'annonça que M. Muller avait demandé ma main, et qu'elle approuvait cette union : huit jours après, et bien que je fusse alors sans amour pour l'homme auquel on allait me donner, j'avais obéi au désir de ma mère... j'espère trouver en vous, la même condescendance.

CÉCILE, *vivement surprise.* Que dites-vous ?

MAD. MULLER, *continuant.* Déjà plusieurs partis se sont présentés, je les ai refusés, parce qu'il est un projet que caressait mon époux, et auquel il y a long-temps que j'ai moi-même applaudi : soyez donc prête à recevoir aujourd'hui le jeune Edouard Mac Ormann, que j'attends avec son père ; car cette soirée dont vous voyez les préparatifs, n'a d'autre but que de vous le présenter et d'annoncer votre mariage avec lui.

CÉCILE, *avec effroi.* Qu'entends-je!.. ô madame, je vous en supplie, n'exigez pas...

MAD. MULLER, *froidement.* Avez-vous donc oublié ce que je viens de vous dire?.. j'ai obéi à ma mère, moi... oseriez-vous vous exposer au courroux de la vôtre.?..

CÉCILE, *à part.* Son courroux!.. ah! malheureuse que je suis, je ne pourrai pas même lui révéler...

MAD. MULLER. Vous m'avez entendu?..

CÉCILE, *avec accablement.* Oui... oui, madame...

MAD. MULLER. Il vous reste au plus une heure pour changer de toilette; songez que je vous attends dans ce salon.

Elle sort.

SCENE VI.

CÉCILE, *seule.*

Après un moment de silence interrompu seulement par ses pleurs.

Ah!.. ah! mon Dieu, que je souffre!..et pourquoi donc ai-je hésité?.. il était prêt à s'échapper de mon sein, ce secret horrible qui m'oppresse, qui fait de mes nuits un continuel supplice; ce secret qui m'accable, et dont, vingt fois déjà, j'ai voulu débarrasser ma conscience... et devant le courroux de ma mère, mes lèvres tremblantes se sont glacées d'effroi!.. pourtant il faut le faire cet aveu; car le mariage qu'on m'impose est impossible... mon Dieu! mon Dieu! et comment l'empêcher?.. oh! je n'en sais rien, mais il ne se fera pas, quand je devrais fuir... quand même je devrais me tuer pour m'y soustraire.

Eperdue, accablée, elle se laisse tomber sur un meuble et se cache le visage dans ses mains.

SCENE VII.

CÉCILE, HENRI.

HENRI, *paraissant et venant à elle après s'être assuré qu'ils sont seuls.* Que vois-je! cet accablement... des larmes!..

CÉCILE, *l'apercevant.* Henri!.. ah! c'est le ciel qui t'amène en ce moment!..

HENRI, *vivement.* Chère Cécile, quel est donc le motif...

CÉCILE, *rapidement, et avec émotion.* Tout à l'heure, un homme va venir à qui ma main est promise; ma mère vient de me l'annoncer... oh! mais s'il est vrai que vous ayez pour moi l'amour que vous m'avez tant de fois juré, vous me sauverez,

n'est-ce pas ?.. car à cette nouvelle ma tête s'est perdue, et je ne sais maintenant de quoi je ne serais pas capable.

HENRI, *avec tendresse.* Cécile, mon amie, de la prudence... ce désespoir ne peut qu'accroître encore notre embarras.

CÉCILE, *étonnée.* Notre embarras?.. mais il n'y a qu'un seul parti à prendre; ne me suis-je pas fiée à votre parole ?.. ne m'avez-vous pas dit que vous m'obtiendriez de ma mère?.. eh! bien maintenant ce n'est pas ma main qu'il faut lui demander, Il faut lui dire que je suis ta femme; car si elle te refusait, je n'aurais plus qu'à mourir ; et ce n'est pas moi seule que tu perdrais, vois-tu...

HENRI. Oh! quelle affreuse pensée!.. eh! bien oui... oui, je vais la voir, lui parler; mais prends courage, et promets-moi de maîtriser ta douleur?

CÉCILE, Ma douleur!..ah! il ne faudrait qu'un mot de ma mère pour la changer en joie!.. Henri, je vous ai tout sacrifié, moi, ne trompez pas mon espoir, montrez-vous honnête homme, et ma vie sera consacrée à vous chérir, et le ciel vous bénira!..

HENRI. Oui, je te le promets... (*A part.*) Pauvre enfant! et je suis contraint à l'abuser ainsi!..

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MAD. MULLER.

Madame Muller; parait surprise de trouver encore sa fille au salon, elle lui rappelle par un signe, l'ordre qu'elle lui a donné, et Cécile s'éloigne, en jetant sur Henri un regard qui révèle tout ce qu'elle attend de son amour et de sa loyauté.

MAD. MULLER. Savez-vous, M. de Sénange, que vous nous négligez bien depuis quelques tems : sans doute une société plus gaie, plus aimable, vous a fait abandonner la notre ?

HENRI. Ah! madame, pouvez-vous penser que j'oublie l'accueil bienveillant que vous avez daigné me faire?. je serais donc bien ingrat!

MAD. MULLER. Non; aussi, je vous pardonne. Je vois d'ailleurs que vous vous êtes empressé d'accepter mon invitation : ce soir notre réunion sera nombreuse, et j'espère qu'elle vous plaira : je vous présenterai mon fils, que vous ne connaissez pas encore, et... (*Avec intention.*) et mon gendre aussi, car je vais marier ma fille.

HENRI, *faisant sur lui-même un effort qui échappe à madame Muller.* Celui à qui vous confiez un pareil trésor, est un heureux mortel, et son bonheur va faire bien des jaloux!.. mais je vous prie de m'excuser; après une désertion de six grands jours, je ne pouvais me présenter à votre soirée, sans venir d'a-

bord solliciter ma grace : je vais prendre un autre costume et je reviens à l'instant.

MAD. MULLER. Songez à ne pas vous faire attendre...

Henri lui baise la main et sort. Valentin entre en même tems,

SCÈNE IX.

MAD. MULLER, VALENTIN.

MAD. MULLER. Dites-moi, Valentin, il se fait tard, n'est-ce pas?

VALENTIN. Non madame, nous avons encore plus d'une heure de jour... ah! je conçois votre impatience; c'est une grande journée pour vous, que celle-ci! l'évènement qu'elle va réaliser, était le rêve chéri de mon pauvre colonel : hélas! si le ciel avait permis qu'il pût en être témoin, notre joie à tous serait complète!

MAD. MULLER. C'est du moins beaucoup que de remplir sa dernière volonté; mon ami!.. tout est-il prêt ?

VALENTIN. Absolument tout, madame; grâce un peu, il faut le dire, au coup de main qn'a bien voulu me donner ce brave Jérôme, avant son départ; car sans lui...

MAD. MULLER. Il est parti?

VALENTIN Je le quitte à l'instant même.

SCENE X.

Les Mêmes, UN VALET, Plusieurs Invités

UN VALET, *annonçant.* Madame, la société arrive.

Les personnes annoncées par le valet entre successivement.

MAD. MULLER, *allant au devant d'elles et leur faisant accueil.* Combien vous êtes aimables d'êtres venus sitôt.

PREMIÈRE DAME. C'est que nous voulions que le plaisir durât plus long-tems.

DEUXIÈME DAME. Eh! mais je ne vois pas notre beau capitaine.

SCENE XI.

Les Mêmes, CÉCILE, *en toilette de bal.*

Cécile paraît, on l'entoure, on la complimente.

DEUXIÈME DAME, *désignant Cécile.* Ah! mon Dieu, mais comme elle est pâle, cette chère petite!

CÉCILE, *cherchant Henri et dissimulant l'inquiétude qu'elle éprouve.* Je suis souffrante, madame...

PREMIÈRE DAME, *désignant Cécile et à part.* Quelle toilette !

CÉCILE, *à part, d'un air inquiet, et après avoir acquis la certitude qu'Henri n'est pas au nombre des personnes présentes.* Je suis au supplice !..

A ce moment la première dame à qui son trouble n'échappe pas, se penche à l'oreille de sa voisine.

DEUXIÈME DAME, *à madame Muller, en fixant Cécile.* Et M. Henri de Sénange, y a-t-il long-tems qu'il vous a fait visite ?..

MAD. MULLER. Il sort d'ici à l'instant.

VALENTIN. Ah ! cela était dans l'ordre, sans doute il est venu prendre congé de vous ?

PREMIÈRE DAME, *bas à la seconde en lui montrant Cécile.* Comme elle se trouble.

MAD. MULLER, *répondant à Valentin.* Point du tout ; au contraire, il m'a promis qu'il allait revenir.

VALENTIN. Oh ! c'est impossible, madame ; il quitte ce soir même Bayonne, où son régiment est remplacé par le 2me lancier, arrivant de Saint-Jean-de-Luz.

CÉCILE, *vivement et à part.* Qu'entends-je !.. partir... et il m'en aurait fait un mystère !..

MAD. MULLER. Vous vous trompez, cela ne se peut pas.

VALENTIN. Pardon, j'en suis très certain.

MAD. MULLER. Ce serait étrange !..

CÉCILE, *à part.* Oh ! ce serait affreux !..

On entend au loin un bruit de trompettes.

VALENTIN. Et tenez, écoutez... voici les troupes qui sortent du quartier... elles vont justement passer sous vos fenêtres.

Tout le monde court se grouper aux fenêtres. La contrariété de madame Muller est visible. Des groupes se sont formés ; on observe, on désigne sa fille, on chuchote : quant à celle-ci, elle a changé plusieurs fois de couleur ; l'idée du coup qui la menace paralyse le courage qu'il lui faudrait pour le supporter : sa poitrine est oppressée, un nuage couvre ses yeux, elle est anéantie.

CÉCILE, *à part.* Oh ! non, cela ne peut pas être !..

A ce moment le bruit des trompettes qui s'est rapproché, cesse tout-à-coup, et une brillante musique se fait entendre.

DEUXIÈME DAME, *à Cécile sur le devant de la scène.* Venez donc voir aussi...

PREMIÈRE DAME, *à Cécile qui vient de se lever et qui chancèle.* Qu'avez-vous donc ?..

CÉCILE, *balbutiant.* Je ne sais... une indisposition subite... (*A part.*) Je me soutiens à peine.

DEUXIÈME DAME. Raison de plus ; l'air vous remettra.

CÉCILE, *à part en les suivant.* Oui, il faut que je le voie...

MAD. MULLER, *qui l'observe, à part.* Oh ! puissent mes soupçons ne pas se réaliser !..

VALENTIN, *à madame Muller.* Eh bien ! me trompais-je ? l'apercevez-vous en tête de son escadron ?..

A ce mot Cécile s'avance vivement, parvient à l'une des fenêtres, jette un cri, et tombe sans connaissance au milieu de ceux qui l'entourent. On la relève, on lui prodigue des soins ; pendant ce tems Adèle entre en scène.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ADÈLE.

ADÈLE, *accourant.* Madame !... madame !... Une chaise de poste vient d'entrer dans la cour... deux voyageurs !..

VALENTIN, *courant au fond et annonçant avec joie.* Messieurs Mac Ormann...

Madame Muller est vivement impressionnée, elle s'arrache d'auprès de sa fille, et va recevoir les deux étrangers, tandis que sur le devant de la scène, Cécile toujours évanouie, semble donner les craintes les plus sérieuses aux personnages groupés autour d'elle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même lieu de scène qu'à l'acte précédent. — Le théâtre représente une chambre fermée; c'est celle de Cécile A droite du spectateur, au second plan, une fenêtre ouverte; de l'autre côté, en face, une porte; au fond, un lit garni de tentures blanches. A droite, un petit canapé, une table sur laquelle est une bougie allumée. Au premier plan à gauche, une baignoire avec cylindre; de l'autre côté, en face, un crucifix encadré. Au lever du rideau, quelques éclairs annoncent un orage prochain; et les battans de la fenêtre sont fréquemment agités par le vent qu'on entend souffler avec force. La scène est à demi-éclairée.

SCENE I.

CÉCILE, AGATHE.

Cécile est étendue sur le canapé; elle vient de reprendre connaissance. Agathe prépare le lit, puis elle va tâter l'eau de la baignoire.

AGATHE. Cette eau ne chauffe pas... (*A Cécile.*) Vous n'êtes pas incommodée de l'air qui vient par cette fenêtre, mademoiselle?

CÉCILE. Non, au contraire, il raffraichit mon sang; je veux même le respirer de plus près, car ma tête est encore lourde, brulante ..

Elle se lève aidée par Agathe et gagne la croisée.

AGATHE. C'est que vous avez été bien mal: plus de deux heures sans connaissance.

CÉCILE, *sans l'écouter.* Quelle sombre nuit! ces éclairs, ce ciel chargé de nuages !... quelle heure est-il donc, Agathe?

AGATHE. Mais au moins onze heures, mademoiselle; et ce bain qui n'est pas prêt, comme cela va vous faire coucher tard!.. vous qui auriez tant besoin de repos, et qui, selon le médecin...

CÉCILE, *vivement.* Le médecin!.. il serait venu?..

AGATHE. Oui, mademoiselle.

CÉCILE. Et qu'a-t-il dit de mon état?

AGATHE. Oh! quelque chose qui nous a causé à tous bien de la joie, allez, mademoiselle!.. il a dit que ça ne serait rien: que c'était... nerveux, et que peut-être la chaleur seule qu'il faisait au salon... moi, j'ai bien pensé autre chose!..

CÉCILE, *vivement.* Vous, Agathe!.. et quoi donc?

AGATHE. L'ordre que vous a donné madame, l'arrivée de ce jeune homme que vous ne connaisez pas, et que pourtant on vous destine... tout cela est bien fait pour vous avoir causé une révolution, vous qui êtes si souffrante depuis quelque tems!

CÉCILE. Oui, tu as raison, cette idée... oh! elle m'épouvante encore!

VALENTIN, *frappant en dehors*. Peut-on entrer?

AGATHE. C'est la voix de M. Valentin... voulez-vous le recevoir, mademoiselle?

Cécile lui fait signe qu'elle y consent, Agathe va ouvrir.

SCENE II.

Les Mêmes, VALENTIN.

VALENTIN, *entrant*. Eh bien! ma bonne maîtresse, cette indisposition est-elle passée? madame votre mère m'envoie...

CÉCILE. Ma mère... elle s'est donc inquiétée...

VALENTIN. Elle désire, si cela vous est possible, que vous vous rendiez auprès d'elle.

CÉCILE. Mon bon Valentin, excuse-moi; dis-lui que je suis trop faible, trop souffrante encore: prie-la de permettre que je ne la voie que demain; tu ajouteras même...

VALENTIN. La voici, mademoiselle...

Madame Muller parait. Sur un signe qu'elle leur fait, Valentin et Agathe se retirent.

SCENE III.

MAD. MULLER, CÉCILE.

MAD. MULLER, *à Cécile qui veut se lever*. Demeurez, et ne m'interrompez pas... j'avais chargé Valentin de vous inviter à reparaître au salon, où j'ai laissé M. Mac-Ormann et son fils...

CÉCILE, *avec douleur et à part*. Arrivés, déjà!

MAD. MULLER, *continuant*. Mais j'ai songé presque aussitôt qu'il convenait mieux de remettre à demain cette entrevue; et j'ai voulu vous entretenir seule, autant pour vous faire connaître les motifs impérieux qui nécessitent votre obéissance, que pour apprendre de vous, jusqu'à quel point il me faut m'alarmer des injurieux soupçons que votre évanouissement a fait naître.

CÉCILE. O ciel! des soupçons... et ce sont vos amis...

MAD. MULLER, *avec ironie*. Mes amis! ceux qui étaient ce soir

chez moi? je plains votre erreur, car je ne m'en connais pas un seul parmi eux; et je ne prodigue pas aussi légèrement ce titre, moi qui connais le monde et le méprise. Dans ce cercle, où tout-à-l'heure, tant d'hommes et de femmes faisaient bruire à mes oreilles les plus vives assurances d'un dévouement sans bornes, devineriez-vous quelles paroles amères sont venues tomber sur mon cœur? on interprétait votre distraction, votre inquiétude, votre pâleur... on disait que le départ de M. de Sénange en était la cause; et ce jugement était basé sur la remarque que chacun prétendait avoir faite de ses assiduités et de sa bonne intelligence avec vous.

CÉCILE, *à part.* Que je souffre!

MAD. MULLER, *continuant.* Horrible légèreté! jeter ainsi au hasard, et le sourire sur les lèvres, de ces propos qui tuent, qui détruisent un avenir! mais voilà le monde!.. et particulièrement celui au milieu duquel vous m'avez contrainte à rougir!

CÉCILE, *dans le plus grand trouble.* Eh quoi! vous aussi, vous pourriez croire...

MAD. MULLER, *froidement.* Il y a tant d'inexpérience et de folie dans une tête comme la vôtre! et d'ailleurs, votre trouble ne décèle t-il pas la vérité?.. sans doute cet homme vous aura dit qu'il vous aimait, qu'il vous trouvait belle; et coquette, et crédule comme on l'est à votre âge; peut-être votre imagination s'est-elle laissée surprendre... Imprudente! savez-vous qu'il n'y a qu'un seul homme auquel vous puissez appartenir?. savez-vous qu'à ce mariage est attaché l'honneur de votre père, et que je vous maudirais, si vous respectiez assez peu sa mémoire pour refuser de remplir l'engagement qu'il a pris?

CÉCILE, *à part en pleurant.* Maudire!.. et j'allais tout lui avouer!

MAD. MULLER, *s'asseyant près de Cécile.* Écoutez encore: * mon époux avait commencé sa carrière militaire à l'époque où la France énervée par ses longues dissensions, mais régénérée tout-à-coup par un baptême de sang, vit surgir de ses flancs déchirés, ces milliers de braves qui, pendant vingt ans devaient étonner le monde, et dont le Dieu des batailles fit presque autant de héros!.. Votre père devait à Napoléon son grade, sa fortune; son attachement avait grandi comme celui qui en était l'objet, son attachement lui fut fatal, lorsque trahi, abandonné par la plupart de ceux qu'il avait élevés jusqu'à lui, ce colosse de puissance fut renversé par une armée de rois. Dénoncé pour ses opinions, le colonel Muller fut exilé; et c'est en Irlande que nous allâmes cacher nos chagrins et notre misère: mais que la destinée de l'homme est bizarre! et qu'il y a d'étrangeté dans les décrets de la providence!.. M. Mac-Ormann, riche armateur de Dublin, conçut

* Pour la scène commencer ce récit: *Votre père devait à Napoléon. etc.*

bientôt une telle estime, un si vif intérêt pour votre père, qu'il l'associa dans ses entreprises ; et dix ans après, lorsque nous fûmes rappelés en France, notre fortune était entièrement rétablie. Mais, hélas !.. la joie d'avoir revu notre patrie ne tarda pas à être troublée par une nouvelle affreuse: des spéculations que M. Muller avait désapprouvées, venaient de ruiner notre généreux bienfaiteur... oh ! ce fut alors que j'appris à estimer doublement l'homme à qui mon sort était uni, car il ne se contenta pas d'aider son ami par la restitution d'une partie des biens dont-il lui était redevable ; pour le rassurer encore sur l'avenir de son fils, il s'engagea d'honneur, à vous donner à lui, dès que vous auriez atteint votre dix-septième année: depuis, M. Mac-Ormann parvint à rétablir ses affaires, et mon époux mourut en me faisant jurer de tenir son serment...(*Se levant.*) L'époque est arrivée, le fils de notre ami vient réclamer la promesse faite par votre père, aujourd'hui dans la tombe; jugez et prononcez vous-même si, aucune considération, aucune faiblesse, peuvent l'emporter sur le devoir sacré que nous avons toutes deux à remplir ?..

CÉCILE, *tombant aux genoux de sa mère.* Madame, au nom du ciel.

MAD MULLER, *du ton le plus résolu.* Au nom de votre père, il faut obéir... demain vous serez la fiancée de sir Édouard Mac Ormannn.

Le bruit d'une sonnette qu'elle vient d'agiter, a fait accourir Agathe. Elle recommande Cécile à ses soins , et sort.

SCÈNE IV.

CÉCILE, AGATHE.

CÉCILE, *avec douleur et à part.* Plus d'espoir !..

AGATHE, *de même.* Comme elle est accablée !..

CÉCILE, *toujours même jeu.* Et ne pouvoir pleurer librement.

AGATHE. Ma chère maîtresse, vous paraissez souffrir d'avantage; si je pouvais...

CÉCILE. Merci, bonne Agathe, tes soins seraient sans effet : c'est là qu'est le mal, vois-tu... laisse-moi plutôt seule; je sens que mes yeux se ferment, et si je pouvais trouver un peu de sommeil... on ne souffre pas quand on dort !..

AGATHE. Ce ne sera donc que pour quelques instans, car ce bain qu'il vous faut prendre...

CÉCILE. Eloigne-toi... je le veux : (*Avec douceur.*) tu reviendras plus tard; je t'appellerai...

AGATHE. J'obéis, mademoiselle...

Elle sort,

SCENE V.

CÉCILE, *seule et après un court silence.*

Ah! il était tems qu'elle sortit, car les sanglots que j'ai retenus, m'étouffaient. (*Elle se laisse tomber sur un siège et pleure abondamment. A cet instant l'orage augmente, et la fenêtre agitée déjà plusieurs fois par le vent, se ferme tout à coup avec violence. Cécile, entièrement préoccupée, ne s'en aperçoit pas; puis se levant et avec douleur:*) Il est parti!... j'ai beau l'avoir vu, je ne puis le croire encore!.. parti.., lorsqu'il sait que bientôt il ne me sera plus possible de cacher ma faute: lorsque ce matin il m'avait promis de tout révéler à ma mère... à ma mère, dont la sévérité m'effraie, dont la malédiction me menace!.. parti!.. mais il se jouait donc de mes inquiétudes, de mes remords; il ne m'aime donc pas, puisqu'il me laisse, sachant qu'on me destine à un autre!.. un époux à moi! un époux qui ne serait pas Henri... ah! j'ai pu écouter ses promesses d'amour; imprudente et crédule que j'étais, j'ai pu me perdre en croyant à son honneur; mais pour me sauver maintenant, tromper un homme respectable ou m'exposer à son mépris... jamais, jamais, cela ne sera pas, cela ne peut pas être!.. (*Moment de silence, pendant lequel la pièce se remplit d'une légère fumée. Se dirigeant machinalement du côté de la baignoire:*) Que faire?.... courir sur ses pas, ce serait achever de me deshonorer!... quelles armes une pauvre femme a-t-elle pour se venger de l'abandon!.. et personne qui puisse me conseiller, me défendre contre mon désespoir!.. Si Frédéric, si mon frère chéri avait été près de moi, je lui aurais tout avoué, et son cœur ne m'aurait pas été fermé comme celui de ma mère... Oh! c'est une position horrible!.. et aucun moyen de m'y soustraire; aucun secours humain à attendre; il faut que je sois maudite, ou infâme et parjure!.. (*En achevant, elle s'appuie sur la baignoire, et subissant peu à peu l'effet de la vapeur qui s'exhale du cylindre, elle est forcée de s'asseoir. Après une longue pause, et passant la main sur son visage.*) Qu'éprouvè-je donc..... et pourquoi, tout-à-coup, mes douleurs semblent-elles s'être engourdies, à ce point, qu'il me semble même que le souvenir s'en efface?.. oui, je ne pense plus... c'est un calme étrange... (*Portant les yeux sur la baignoire et comme frappee d'un idée subite.*) Ah! ce calme c'est la mort! (*Elle se lève avec effroi et va courir vers la fenêtre; puis s'arrêtant tout-à-coup.*) La mort!.. et pourquoi la craindrais-je? entre elle et la vie à laquelle je suis condamnée, puis-je hésiter à choisir?.. Henri ne m'abandonne-t-il pas?.. ne dois-je pas être maudite, si demain je ne suis pas la fiancée de sir Edouard... oh! la mort, la mort seule peut me sauver!.. (*Elle court pousser*

le verrou de la porte, gagne avec peine la fenêtre pour s'assurer qu'elle est bien fermée, et s'approchant d'une table où elle trouve tout ce qu'il faut pour écrire.) Ecrivons à ma mère... (*Elle essuie ses larmes, se met à écrire, et raie plusieurs fois les mots qu'elle vient de tracer, comme si elle ne pouvait mettre ses idées en ordre; puis, après un nouveau silence, interrompu seulement par ses sanglots.*) Pauvre enfant! la vie va t'échapper aussi à toi!.. (*Réfléchissant et avec effroi.*) Le tuer!.. tuer mon enfant! ah! ce serait un crime atroce! je ne le commettrai pas. Mon Dieu! vous qui m'avez mis cette réflexion au cœur, ah! donnez-moi la force... (*Elle se lève chancelante, et désignant la fenêtre qu'elle voudrait ouvrir.*) Je ne puis... cette atmosphère m'étouffe... ma vue se trouble... ma tête se perd. (*Elle tombe au milieu du théâtre.*)

Au même instant on entend frapper à la porte; et après un court intervalle, on appelle Cécile. A cette voix qu'elle reconnait, celle-ci rouvre les yeux; un éclair de joie semble animer ses traits: *Lui!.. Lui!..* s'écrie-t-elle, en regardant vers la porte; et animée alors par le sentiment de sa conservation, elle se traîne pour ouvrir; mais ce travail a bientôt épuisé le peu de forces qu'elle a pu rassembler, elle retombe et perd connaissance.

SCÈNE VI.

CÉCILE, FRÉDÉRIC.

Inquiet de ne recevoir aucune réponse, alarmé surtout du bruit causé par la chute de Cécile, Frédéric a ébranlé la porte, fait sauter le verrou et la gache de la serrure; il entre et court à elle.

FRÉDÉRIC, *dans la plus grande agitation.* Dieu!.. ma sœur!.. ah! je devine, le feu contenu dans ce cylindre... et la laisser seule ainsi, quelle imprudence!..

Il la relève, la transporte vers la fenêtre qu'il s'empresse d'ouvrir, et lui fait reprendre ses sens, à l'aide d'un flacon qu'il a trouvé sur l'un des meubles.

CÉCILE, *revenue tout-à-fait à elle et reconnaissant son frère.* Frédéric!.. je ne m'étais donc pas trompée; c'était sa voix, c'était lui... mon frère!

Elle se jette dans ses bras.

FRÉDÉRIC. Oui, oui, chère Cécile, ton frère, qui remercie la providence de l'avoir choisi pour te sauver... mais après ce triste événement, tu dois avoir besoin de repos, je vais...

CÉCILE, *l'arrêtant.* Oh! non, je t'en conjure, laisse-moi profiter de cet instant où je suis seule avec toi, pour t'ouvrir mon âme et déposer dans la tienne le secret de tout ce que je souffre; car je n'en puis douter, ta présence en cet horrible moment, est une grâce du ciel qui n'a pas permis que j'accomplisse l'affreuse résolution que m'avait inspiré le désespoir.

FRÉDÉRIC. Que dis-tu ? quoi ! c'était à dessein...

CÉCILE. Oui .. oh ! mais je veux vivre à présent que j'ai trouvé un appui ; car tu me protègeras, tu me défendras n'est-ce pas ?..

FRÉDÉRIC, *dans la plus grande inquiétude.* Te défendre, et contre qui ?.. ah ! parle, parle donc ?

CÉCILE, *avec embarras.* Parler, non, cela me serait impossible... (*Lui indiquant le papier qui est sur la table.*) Mais lis ces lignes, car je le sens, j'avais trop compté sur mon courage ; je ne puis achever...

FRÉDÉRIC, *prenant le papier, et après avoir un moment hésité, le lisant rapidement et avec la plus grande agitation.* Qu'ai-je vu ! oh ! imprudente mère !.. et malheur sur toi, pauvre enfant qui n'a pas eu assez de confiance en elle, pour invoquer son secours !

CÉCILE. Oh ! oui, ce fut là ma plus grande faute ; mais si tu savais de quelle froideur elle fut toujours pour moi ?.. jamais un mot d'amitié, jamais une caresse ; rien qui dispose à l'épanchement de l'âme : de l'indifférence ou de la sévérité sans cesse, au lieu d'indulgence et de tendresse !

FRÉDÉRIC. Cécile, le respect...

CÉCILE, *pleurant.* Ah ! toi, tu ne peux pas comprendre ce que c'est, pour une pauvre fille, que de ne pas être aimée de sa mère !.. Henri m'entourait de soins, il me plaignait, il pleurait de mes larmes : enfin il exerça bientôt sur moi un empire que je ne puis expliquer : je ne voyais plus, je ne pensais plus que par lui ; Dieu, je crois, m'avait aussi retiré son appui, j'ai succombé...

FRÉDÉRIC, *vivement, et déchirant d'impatience le papier qu'il a dans ses mains.* Et cet homme, cet homme, il doit demander ta main, sans doute ?

CÉCILE, *balbutiant.* Il devait le faire : instruit de l'hymen qu'on m'impose, aujourd'hui même il me l'avait encore juré....

FRÉDÉRIC Oh ! achève, achève donc...

CÉCILE. Eh bien ! il me trompait : ce soir, son régiment a quitté Bayonne, il est parti ; et moi, accablée de ce coup inattendu, dévorée de remords, épouvantée des menaces de ma mère, je ne me suis senti que la force de mourir.

FRÉDÉRIC Parti ! parti !.. pauvre sœur, que tu as dû souffrir !.. mais prends courage, je suis près de toi, maintenant.

CÉCILE, *se jettant dans ses bras et pleurant de joie.* Oh ! je le savais bien, que tu ne tromperais pas mon espérance que tu ne me repousserais pas...

FRÉDÉRIC, *également attendri.* Te repousser, toi, faible enfant qui t'es perdue, parce que tu as manqué des conseils d'une

mère!.. et qui donc, si ce n'est moi, prendra pitié de ton malheur? ne suis-je pas le défenseur que Dieu même t'a donné; ne suis-je pas ton meilleur ami; ton honneur ne m'est-il pas aussi cher que le mien?.. si ma mère te maudit, je te resterai, je te protègerai, moi, et le cœur de ton frère te tiendra lieu de famille

SCÈNE VII.

Les Mêmes, AGATHE.

FRÉDÉRIC, *désignant Agathe qui vient d'entrer, et qui paraît elle même surprise à sa vue.* Quelle est cette fille?..

CÉCILE. Une jeune femme de chambre que, depuis environ trois mois, ma mère a mise auprès de moi, et dont l'attachement m'est connu.

FRÉDÉRIC, *rapidement à Agathe.* Mademoiselle, des circonstances bien cruelles, et d'où dépend le sort de votre maîtresse, l'obligent à partir à l'instant même, avec moi... moi, son frère... votre présence ici me décide à cette révélation; mais il faut que, pour prix de ma confiance, vous gardiez sur cet événement un secret inviolable. On croira qu'elle s'est enfuie dans la nuit : vous n'aurez rien vu, vous ne saurez rien, et si l'on vous chasse, comptez de ma part sur un dédommagement proportionné au service que je vous demande.

AGATHE, *à Cécile qui semble chercher sa réponse dans ses yeux.* J'obéirai, mademoiselle.

FRÉDÉRIC, *allant alors à la fenêtre.* Un étage... la nuit est obscure, cette rue déserte, il n'y a que ce seul moyen pour éviter d'être aperçu par les gens de la maison. (*A Cécile.*) Je vais prendre dans ma chambre quelques objets nécessaires : toi, ma sœur sois prête aussi promptement que possible; dans quelques secondes une échelle sera sous cette croisée... fie-toi à mon courage, à ma prudence.

CÉCILE, *avec étonnement et à voix basse.* Et où me conduis-tu?

FRÉDÉRIC, *cherchant à lui cacher son agitation.* Sur les traces de ton séducteur, car je le trouverai... et j'en suis sûr, il réparera son crime.

Il l'embrasse avec émotion et sort précipitamment.

SCÈNE VIII.

CÉCILE, AGATHE.

CÉCILE. Bonne Agathe, pourquoi ces larmes?

AGATHE, *émue.* Ah! pardon, ma chère maîtresse, j'aurais du

vous les cacher, mais je souffre tant, du chagrin que vous paraissez ressentir... et puis, vous quitter, vous voir partir de cette manière périlleuse...

CÉCILE, *avec un peu de joie.* Rassure-toi, je ne crains plus rien; j'ai un protecteur maintenant... donne moi ma pelisse... un chapeau... un voile... ah! ce petit coffre aussi. (*Ouvrant une boîte qu'Agathe vient de lui remettre, et y prenant quelques petits objets qu'elle lui donne.*) Tiens, prends ces bijoux, et porte-les en souvenir de moi..

AGATHE, *avec attendrissement.* Oh! merci, mademoiselle, merci; ils ne me quitteront jamais!

CÉCILE, *après s'être habillée, s'agenouillant devant le crucifix, et tandis qu'on entend au loin une horloge sonner minuit.* Mon Dieu, daignez couronner de succès le projet que mon frère a conçu!.. et vous ma mère, n'ajoutez pas par votre courroux à la douleur de votre fille, déjà si malheureuse; imitez ce Dieu de bonté devant qui le repentir obtient grâce : il ne maudit pas lui, il pardonne, et à ceux qui le prient avec ferveur, il rend l'espérance et le courage!

Elle demeure recueillie quelques instans encore, ainsi qu'Agathe qui, émue de la piété de sa maîtresse, s'est inclinée non loin d'elle, et unit sa prière à la sienne.

SCENE IX.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *entrant par la fenêtre et s'arrêtant sur le balcon.* Toutes mes mesures sont prises... Nous n'avons pas une minute à perdre, partons!

CÉCILE. O mon Dieu! je m'abandonne à vous!

Agathe baise les mains de Cécile qui, résolue, et s'appuyant sur son frère, a déjà franchi le balcon et va disparaître.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène se passe dans une hôtellerie de St-Jean-de-Luz, à 14 lieues de Bayonne.
Le théâtre représente une chambre fermée; de chaque côté des portes de communication. A gauche du spectateur les nos 4 et 6; à droite le no 5 et une fenêtre ayant vue sur un jardin. Au fond l'entrée principale ouvrant sur l'escalier; des chaises, une horloge, une table, un grand registre, et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

CYPRIEN, *seul, finissant de balayer.*

Là... c'est les habits qu'il faut brosser, à c't'heure... plus que ça d' hardes, et tous les matins au moins autant; sans compter encore les bottes. et le frottage à faire!.. en v'là un hôtel garni! douze chambres toujours pleines!.. c'est étonnant comme le voyageur donne!.. pourtant quand je dis que le voyageur donne, c'est une façon de parler : le voyageur abonde, mais il ne donne pas toujours; y en a même d'aucuns qui sont d'une ladrerie!.. mais aussi y en a d'autres qui font bien les choses. Le dernier qu'est arrivé hier au soir, avec c'te jeune et jolie petite dame, qu'est là, au numéro six, en v'là un qu'a fièrement de l'usage! à preuve qu'il m'a donné une pièce de deux francs, rien que pour y avoir été porter une lettre au quartier de cavalerie, qu'est là, au bout de la rue, sur la place qu'on aperçoit de c' t'entre-sol.

SCÈNE II.

CYPRIEN, JÉROME, MAD. LAMBERT.

JÉROME, *reconnaissant le jeune garçon d'auberge.* Cyprien!

CYPRIEN. Tiens, c'est toi, Jérôme; et par quel hasard es-tu à St-Jean-de-Luz?

JÉROME. J'ai ce matin même, une affaire à traiter avec la propriétaire de cette maison.

CYPRIEN. Madame Girard?.. Ah! une brave femme, va!.. je suis à son service depuis dix-huit mois; car tu ne sais peut-être pas ça, toi, j'ai quitté le métier des armes.

MAD. LAMBERT. Monsieur a été soldat?

CYPRIEN. Moi, madame?.. pas du tout, j'étais armurier comme lui.

JÉROME, *à sa mère.* C'est un de mes camarades d'apprentissage.

CYPRIEN. Chez le père Tissier, à Bayonne; un farceur de bourgeois qu' avait la main d'une vivacité!..

JÉROME, *souriant.* Conviens aussi que tu étais passablement paresseux?

CYPRIEN. C'est vrai que dans ce tems-là, j'avais peut-être les bras un peu courts; mais ce n'était pas une raison pour être toujours à m'allonger les oreilles; à preuve qu'elles sont devenues d'une si énorme *escroissance*, que si j'étais tombé sur un mauvais numéro, quand j'ai tiré au sort, j'aurais pu les montrer comme une infirmité qui me valait l'exemption.

MAD. LAMBERT. Pauvre jeune homme!

JÉROME. M. Tissier eut tort.

CYPRIEN. N'y a pas de doute. A quoi que ça m'a servi? à me dégoûter... et il y avait de quoi, des coups tout le long de la semaine, et pour changer, des calottes le dimanche. Tandis que, s'il s'y était pris autrement, eh ben! j'aurais fini par y mordre, à c't'état, et j' suis sûr que maintenant j'en vaudrais ben un autre.

JÉROME. Veux-tu t'y remettre? je puis t'en fournir les moyens.

CYPRIEN. Retourner chez M. Tissier?

JÉROME. Non, mais entrer chez moi. L'affaire qui m'amène ici, est le bail de la boutique que M. Josset habite dans cette maison : nous avons signé hier l'acte par lequel il me cède son établissement, et c'est aujourd'hui même, que j'en prends possession.

CYPRIEN. Le fonds de M. Josset?.. Peste! c'est le plus fort magasin de tout St-Jean-de-Luz!

MAD. LAMBERT. Et mon fils le mènera bien, j'en suis sûre.

CYPRIEN. Oui, oui, il a du talent; et puis de l'ordre... diable! t'as fait un beau chemin, toi!

JÉROME. C'est pour qu'un jour tu puisses en faire autant, que je t'engage à profiter de mes offres. Peut-être d'abord cela ne te vaudra-t-il pas ce que tu gagnes aujourd'hui; mais aussi tu te seras fait un sort indépendant, honorable; car il y a quelque chose qu'il ne faut pas oublier, vois-tu, c'est que la servitude dégrade, tandis que, quelle que soit sa profession, l'ouvrier n'a jamais à rougir du travail qui le fait vivre

MAD LAMBERT, *à son fils.* C'est penser sagement, ça, mon Jérôme!

CYPRIEN, *à lui même*. Tiens, mais au fait, ça mérite réflexion, ce qu'il vient de dire.

JÉROME. Nous recauserons de cela... on peut entrer chez madame Girard, n'est-ce pas ?

CYPRIEN, *lui désignant la chambre n° 4*. Oui, oui ; tu la trouveras, elle est dans son lit, qu'est malade.

JÉROME. Au revoir, Cyprien... venez, ma mère.

Il sort avec madame Lambert.

SCENE III.

CYPRIEN, *seul*.

Cyprien sans changer de position, et considérant, tout pensif, la porte par laquelle vient de sortir Jérôme.

Il a raison, être en service c'est toujours être valet... et quand on est domestique, il est bien difficile d'être son maître; au lieu, c'est une supposition, aujourd'hui je suis ouvrier, demain j'achète un fonds, je suis bourgeois... je paie mon impôt foncier, mon personnel, ma patente.... je suis électeur, je monte la garde, et je jouis de tous les droits et de tous les agrémens attachés à la qualité de citoyen. (*A ce moment, on sonne au n°* 5.) Ah! mon Dieu! c'est le voyageur d'hier soir... eh ben! il va être content! il m'avait dit de l'éveiller à six heures, et moi qu'a mangé l'ordre... Oh! une idée!.. je vas mettre ça sur le dos de la pendule. (*Il va à l'horloge dont il remet l'aiguille sur 6 heures, puis prenant un des habits placés sur une chaise, et allant pour entrer dans la pièce numérotée* 5.) Voilà! voilà! monsieur, voilà...

SCÈNE IV.

CYPRIEN, FRÉDÉRIC, *paraissant*.

FRÉDÉRIC, *vivement*. Maladroit! avoir oublié ce que je vous avais commandé... il est sept heures et demie à ma montre!

CYPRIEN. Ah! monsieur, pardon, c'est qu'elle avance, où ben alors que notre horloge retarde; voyez vous-même, si je suis dans mon tort.

FRÉDÉRIC. Il n'est venu personne me demander?

CYPRIEN. Pas seulement un chat, monsieur.

FRÉDÉRIC. Vous en êtes bien sûr, n'est-ce pas ?

CYPRIEN. On ne peut pas plus, depuis deux heures je n'ai pas quitté c'te salle.

FRÉDÉRIC. Vous avez aussi remis hier soir, la lettre que je vous avais confiée?

CYPRIEN. Oui, oui monsieur, tout de suite; à preuve que c'est même un soldat qui, par parenthèse, se promenait en fumant dans la cour, qui l'a été porter devant moi.

FRÉDÉRIC, *à lui-même en regardant sa montre.* C'est inconcevable! sept heures et demi, et je lui avais donné rendez-vous à six... (*A Cyprien.*) Procurez-moi tout ce qu'il faut pour écrire?

CYPRIEN, *lui désignant la table qu'il vient d'approcher.* Monsieur est servi.

FRÉDÉRIC, *s'asseyant et se disposant à écrire.* La dame que j'accompagne n'est pas encore levée?

CYPRIEN. Non monsieur.

FRÉDÉRIC. Restez un moment, je vais avoir besoin de vous.

CYPRIEN, *à part en se mettant à brosser ses hardes.* Sans doute quéque nouvelle commission pour laquelle il va me donner encore une autre pièce de deux francs; voilà où est l'humiliation!

FRÉDÉRIC, *écrivant et dictant à demi-haut.* « Monsieur, arrivé » hier soir à l'Hôtel de France, je vous ai écrit immédiatement » pour vous prier de venir m'y trouver ce matin à six heures. » Ne concevant pas comment vous avez pu manquer ce rendez- » vous, puisque j'ai la certitude que ma lettre vous a été remise, » je vous préviens que si je ne vous ai pas vu dans une heure, ce » sera au milieu de vos camarades, que j'irai vous demander » l'explication qu'il faut que j'aie avec vous. DERVAL. » (*Après avoir fermé sa lettre et la donnant à Cyprien, avec quelque argent qu'il tire de sa bourse.*) Tenez, mon ami, retournez au quartier, et cette fois, ne remettez ce billet qu'au capitaine Henri de Sénange, lui-même.

CYPRIEN. Si je le trouve, c'est ben facile, mais s'il n'y est pas?

FRÉDÉRIC. Alors vous le chercherez; car il faut à quelque prix que ce soit, que cette lettre lui parvienne : mais vous entendez, à lui, directement?..

CYPRIEN. Oui, enfin ce qu'on appelle en main propre.

FRÉDÉRIC, *à part.* Et moi, dans la crainte que cette démarche ne soit encore sans succès, je vais aller dans la ville, prendre de mon côté quelques informations.

CYPRIEN, *s'en allant le premier.* Tiens, monsieur sort aussi?

FRÉDÉRIC. Je ne serai que peu d'instans.

Il sort. A ce moment Jérôme paraît et a le tems de le reconnaître sans en être vu. Madame Lambert le suit de quelques pas.

SCENE V.

JÉROME, MAD. LAMBERT.

JÉROME *seul, et regardant au fond.* C'est singulier, il m'a semblé reconnaître... Oh! oui, je ne pourrais me tromper à ce point...

MAD. LAMBERT, *entrant.* Ma foi c'est une femme bien aimable et bien ronde en affaire, que cette madame Girard; n'exiger aucune avance pour un bail aussi long!.. c'est une preuve de la confiance que tu inspires, ça, mon Jérôme.

JÉROME. Et vous, donc, ma mère, n'êtes-vous pas de moitié...

MAD. LAMBERT. Oh! moi, je fais à tout cela bien peu de chose; car lorsque ce bail finira, il est probable que je n'y serai plus!.. mais c'est le respect, la tendresse que tu me montres, qui t'honorent et te gagnent l'estime de tous; c'est en effet, un si touchant spectacle, c'est une union si sainte, que celle d'une vieille mère avec son fils!

JÉROME. Oh! oui, oui, mère!.. aussi j'espère que le ciel bénira mes efforts, et que je verrai vos derniers jours s'écouler heureux et tranquilles; car c'est mon seul but, mon unique ambition!

MAD. LAMBERT, *l'embrassant.* Cher enfant!.. Ah! ça, maintenant que voici notre principale affaire faite, allons nous occuper de notre installation. C'est que tout un ménage à mettre en ordre, ce n'est pas une petite besogne, au moins!

JÉROME. Eh bien, allez, ma mère, j'ai un mot à dire à Cyprien, ce camarade que j'ai retrouvé ici, et je descends vous aider.

MAD. LAMBERT, *sortant.* Ne sois pas long-tems...

SCÈNE VI.

JÉROME *seul, puis* UNE SERVANTE *et* CÉCILE.

JÉROME, *seul.* Je ne reviens pas de ma surprise; c'était bien M. Frédéric... et cependant, comment serait-il ici, lui qu'on attendait avant-hier, à Bayonne... me tromperais-je?.. (*Désignant le registre placé sur la table.*) Ah! je puis vérifier sur ce registre... (*Il l'ouvre et l'examine.*) Point de Muller, et pour dernier nom inscrit, M. Derval et sa sœur... (*Réfléchissant.*) Sa sœur... quel étrange rapport... (*A ce moment le bruit d'une sonnette a fait accourir une servante de l'hôtel, et la porte de la chambre n° 6 s'ouvrant aussitôt, Cécile paraît. Jérôme continuant avec surprise et à part.*) C'est elle!

CÉCILE, *à la servante, et sans apercevoir Jérôme qui a remonté la scène, et se tient tourné vers la fenêtre.* Veuillez dire à M. Derval, que sa sœur le prie de passer dans son appartement.

LA SERVANTE. Je viens de le voir sortir à l'instant même, mademoiselle.

CÉCILE, *vivement.* Ah!.. en ce cas, il suffit...

LA SERVANTE. Mademoiselle n'a besoin de rien ?.. si mes services...

CÉCILE. Pas en ce moment; je vous appellerai.

La servante se retire.

SCENE VII.

CÉCILE, JÉROME.

CÉCILE, *s'asseyant et après un court silence.* Déjà sorti... ô ciel! si malgré la promesse qu'il m'a faite de n'entretenir Henri que devant moi, il était allé... Ah! c'est pour la première fois que cette affreuse réflexion vient frapper ma pensée!.. mon frère! lui si généreux, si brave; lui, le seul ami que j'aie au monde... Oh! malheureuse que je suis, de n'avoir pas prévu à quels dangers j'exposais des jours si chers, et d'avoir oublié qu'entre hommes, les taches faites à l'honneur ne se lavent qu'avec du sang!

JÉROME, *l'examinant à part.* Quelle agitation!..

Il s'avance vers elle.

CÉCILE, *se tournant au bruit.* Que vois-je! monsieur Jérôme, par quel hasard...

JÉROME, *avec émotion.* Ah! pardon, mademoiselle... pardon, car dans la surprise, dans l'inquiétude où me jette votre présence et celle de votre frère en ces lieux, je me suis avancé vers vous sans réflexion, sans projet, mais avec une seule pensée, celle de vous protéger, de vous être utile encore : car, je n'en puis douter, vous, dont on préparait l'hymen il n'y a pas deux jours, il a bien fallu quelque malheur pour que le pauvre artisan vous revit sous le même toit qu'il habite!

CÉCILE, *cherchant à paraître calme.* Un malheur?.. mais non je vous assure, ce voyage...

JÉROME, *vivement.* Ah! je ne vous en demande pas le motif; mais je crois avoir acquis le droit de me dire votre ami, et c'est à ce titre que je vous en conjure, ne repoussez pas mes offres, mademoiselle: vous ne pouvez lire dans ce cœur, et vous ne savez pas combien il souffrirait d'un refus!

CÉCILE. Oh! si, je le conçois, je vais vous affliger; et pourtant je ne puis accepter vos services, bon Jérôme... en échange de

votre généreux dévouement, c'est toute ma confiance qu'il faudrait, et pour me soustraire à la mort même, je ne pourrais vous révéler quelles cruelles circonstances ont amené cette rencontre : en me trouvant ici, vous en avez déjà trop appris de ce secret, et je tremble que mon frère...

JÉROME. Rassurez-vous, il ne m'a point vu.

CÉCILE. Eh bien! au nom de tout ce qu'il y a de délicatesse dans votre âme, évitez-lui le chagrin de rencontrer ici des regards connus; et, puisque vous voulez faire quelque chose pour mon repos, jurez-moi que quelle que soit l'issue de ce voyage, quoi que vous puissiez apprendre, ou quelque événement qui arrive, personne au monde... pas même ma mère, ne saura par vous notre passage où notre séjour dans cette ville?

JÉROME, *vivement.* O ciel! un danger vous menace, et vous exigez que je ne tente aucun effort...

CÉCILE. Je n'exige pas, monsieur Jérôme, mais je vous en supplie à mon tour, promettez-moi ce que je vous demande; car s'il est encore un moyen de me sauver, c'est peut être celui-là seul.

JÉROME. Vous sauver?.. ah! c'est différent, alors, comptez sur moi, mademoiselle.

CÉCILE. Vous ne chercherez à rien connaître de plus?

JÉROME. Oh! non!.. non, je vous le promets.

Jérôme dont l'émotion est visible, la salue et gagne lentement la porte de sortie. Cécile également attendrie, remonte aussi la scène et lui fait un dernier signe d'intelligence. Jérôme sort.

SCENE VIII.

CÉCILE, *seule, regardant Jérôme s'éloigner.*

Bon jeune homme, dont l'attachement est né du service même qu'il m'a rendu, et qui, par cela seul qu'il m'a sauvée déjà, se serait exposé pour me sauver encore!.. il n'est plus là, et il me semble que sa présence seule près de moi, est quelque chose qui me rassure. (*Après un silence.*) Frédéric ne revient pas, je compte les minutes qui s'écoulent, avec une anxiété!.. et pourtant son retour ne m'apportera probablement que des larmes!.. quand même Henri céderait à ses instances, me purifiera t-il de la honte dont il m'a souillée, en me forçant à divulguer ma faute?.. oh! non, quelque court qu'il ait été, cet abandon sera fatal, car il m'a fait lire dans mon cœur, et je sens qu'il aura détruit pour jamais l'inconcevable fascination qui m'a conduite au crime!

Elle s'assied machinalement et demeure pensive.

SCENE IX.

CÉCILE, AMÉLIE, Une Servante.

AMÉLIE, *s'adressant à une servante qui la précède et sort presqu'aussitôt.* Il suffit, j'attendrai son retour. (*Reconnaissant Cécile.*) Que vois-je, Cécile Muller!..

CÉCILE, *de même.* Amélie!..

AMÉLIE. Oh! l'heureuse rencontre! (*Elle s'embrassent.*) Est-ce que tu habites ce pays?

CÉCILE. Non, je crois même n'y rester que peu de tems.

AMÉLIE. Ah! tant pis, j'étais déjà si contente!.. mais comme tu es embellie depuis ces deux ans que nous ne nous sommes vues!.. et Delphine, et Sophie, que sont-elles devenues?

CÉCILE. Je ne sais : quelques semaines après ton départ de cette pension de Paris, où nous passames de si doux instans, je fus aussi rappelée par ma mère, et depuis cette époque tout ce qui tenait à cet heureux tems m'est devenu étranger. Mais toi quel est ton sort?

AMÉLIE, *soupirant.* Il n'est pas à envier, ma bonne Cécile!

CÉCILE. Tu as des chagrins?.. chère Amélie! si je pouvais les partager.

AMÉLIE. Oh! non... mais en te les confiant, cela me soulagera, moi; et d'ailleurs ce récit ne te sera peut être pas inutile, car il renferme une bien cruelle leçon!.... Veuf depuis plusieurs années, mon père attendait avec impatience que je fusse en état de tenir sa maison; ce moment arriva: pauvre père, combien j'ai peu répondu à sa tendresse!.. dans les sociétés que nous fréquentions, je ne tardai pas à devenir l'objet des soins assidus d'un jeune homme. Quelques avantages phisiques, un nom honorable, un état qui, dans nos provinces surtout, flatte l'orgueil des femmes, mais plus encore ce langage dont le charme est magique à l'oreille d'une jeune fille; cette puissance des premiers mots d'amour qui viennent vibrer à l'âme, tout cela fut un enchantement contre lequel vint se briser ma trop faible expérience.

CÉCILE, *à part.* Comme moi!..

AMÉLIE, *continuant.* Peu satisfait des renseignemens qu'il avait pris, mon père voulut me détourner de cette passion, mais je fis tant que je vainquis sa résistance, et je fus mariée. Hélas! que n'ai-je suivi ses conseils!.. bientôt, mon époux reçut l'ordre de partir... mais après huit mois entiers de silence, sais-tu quelles nouvelles me parvinrent?.. je découvris, mais à n'en pouvoir douter, qu'une partie de ma dot était dissipée, et que d'autres amours l'avaient distrait de mon souvenir.

CÉCILE. Pauvre Amélie!

AMÉLIE, *continuant.* Déjà vieux et infirme, l'auteur de mes jours ne pût supporter ce chagrin; il mourut dans mes bras en maudissant sa faiblesse... quant à moi, seule et presque sans ressources, n'ayant plus d'autre espoir que celui de mourir aussi, ou de ramener l'infidèle, je me décidai à venir le rejoindre. Je savais qu'il devait changer de garnison, je le devançai dans cette ville; et juge de mon effroi, de ma douleur, lorsqu'hier, quelques heures après son arrivée, le hasard fit tomber dans mes mains cette lettre qui lui était adressée.

CÉCILE, *à part.* Quel étrange rapprochement... Je n'ose plus l'écouter...

AMÉLIE, *lisant rapidement une lettre qu'elle vient de tirer de son sein.* « Monsieur, trompée, abandonnée, par vous, une mal-» heureuse jeune fille s'est confiée à son frère...

CÉCILE, *avec accablement et à part.* Plus de doute!

AMÉLIE, *continuant à lire.* « Je vous attends demain à six heu-» res du matin, à l'hôtel de France, où je viens de descendre » sous le nom de Derval; j'aurai des armes pour venger mon in-» jure, si vous manquez d'honneur pour réparer votre faute. »

CÉCILE, *qui, pendant la lecture de ce billet a donné les marques de la plus vive agitation.* Grand Dieu! un duel! oh! non, non, c'est impossible!..

AMÉLIE, *avec véhémence.* N'est-ce pas que c'est impossible?.. mais ce rendez-vous manqué grâces à moi, peut avoir lieu ce soir, demain; et qui me dit que la démarche que je viens faire auprès de cet homme, aura le succès que j'en espère? car ma douleur ne me rend pas insensible à la sienne; je comprends son désir de vengeance, et contre un tel motif, de quel poids pourront être mes prières et mes larmes!

CÉCILE, *gravement préoccupée.* Eh bien!... ne le vois pas... je le déciderai à partir aujourd'hui même...

AMÉLIE, *avec surprise.* Toi?..

CÉCILE, *continuant de même.* Oui, je te le promets; jusque là... trouve seulement un moyen, un prétexte quelconque pour qu'Henri...

AMÉLIE, *très vivement.* Henri, dis-tu?.. comment peux-tu savoir... je ne te l'ai pas nommé.

CÉCILE, *suffoquant.* Non, mais moi je l'ai reconnu, car cet homme que tu viens supplier, c'est mon frère.

AMÉLIE, *avec douleur et vivement.* Qu'entends-je?.. oh! non, l'impression seule du récit que je viens de lui faire... Cécile, ne me laisse pas cette idée, elle serait trop pénible; ah! dis-moi que cela n'est pas vrai?

CÉCILE, *avec force et amertume.* Cela n'est pas vrai!.. mais tu

ne vois donc pas ma pâleur? mes traits n'offrent aucune traces des angoisses que j'éprouve?.. tu ne lis pas la honte sur mon front?.. et pourquoi douter? . cet homme a qui tu dois tes maux, ne se nomme-t-il pas Henri de Sénange?... eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant que le sort m'ait jetée sur son passage, et que je sois devenue l'une de ses victimes?.. Insensée qui se plaignait à plus misérable qu'elle!.. car tes droits sont sacrés, à toi, tu es mariée, et le monde n'a pas à te reprocher ton malheur! Mais moi, moi pauvre créature, qui n'avait qu'une seule espérance et à qui tu viens de l'enlever; moi, déjà maudite, et pour qui le sang d'un frère va peut-être couler, comprends-tu bien quel est mon désespoir?.. pourtant ce sort horrible je ne l'ai pas mérité, car ainsi que toi, je n'ai pas volé au-devant de la séduction, je ne l'aime pas, moi, cet homme, je ne l'ai jamais aimé!..

AMÈLIE, *avec une vive joie.* Est-il possible? ah! que j'ai besoin de te croire!.. mais alors par quelle fatalité...

CÉCILE, *avec force et désespoir.* Ah! c'est épouvantable! je n'ai pas même pu me soustraire au danger: je ne le connaissais pas... se parjurer pour tromper une pauvre fille! lui dire qu'on l'aime et la flétrir!..et cet homme est revêtu des insignes de l'honneur!..(*Avec un rire sardonique*). Ah!... ah!.. Amère dérision! un lâche qui trahit l'hospitalité, deshonore un enfant sans défiance et se rit des devoirs et des sermens les plus saints!.. (*Suffoquant.*) ô ma mère, pardonne s'il m'échappe un reproche, mais je souffre tant, que c'est la douleur qui me l'arrache!.. si tu avais veillé sur moi, si ton cœur m'avait été ouvert, je ne serais pas réduite à cet excès de désespoir: mes inquiétudes, mes projets, mes pensées les plus secrètes, je t'aurais tout confié, et ton expérience m'eût sauvée... tandis que je suis perdue, perdue sans ressources... perdue! à dix-sept ans!.. ô mon Dieu, mon Dieu! la mort, puisqu'il faudrait vivre avilie, oh! mais avant, par grâce, accordez-moi la vengeance!..

Elle tombe à genoux.

AMÉLIE, *priant aussi.* Mon Dieu, secourez-la, mais ne l'exaucez pas!

Cécile veut se relever, mais ses jambes peuvent à peine la soutenir. Elle chancelle et perd connaissance dans les bras d'Amélie.

AMÉLIE, *la soutenant et la portant sur un siége.* O ciel! la douleur a épuisé ses forces. (*Elle tire une sonnette, une servante paraît.*) Aidez-moi, je vous prie, et que les plus prompts secours...

Toutes deux emportent Cécile dans la pièce qu'elle habite. La porte se referme sur elles.

SCENE X.

FRÉDÉRIC, CYPRIEN, *entrant.*

FRÉDÉRIC, *vivement à Cyprien.* Ainsi vous dites que c'est à lui-même?

CYPRIEN. Oui, oui, monsieur, en personne.

FRÉDÉRIC. Et il vous a répondu?

CYPRIEN. Qu'il serait ici dans dix minutes; par exemple, il était d'une fière mauvaise humeur, allez!.. je n'y conçois rien, qui se disait à lui-même, je n'ai pas reçu la lettre dont on me parle; ne manquez pas de le dire à la personne qui vous envoie ah! monsieur, que j'y ai répondu, je vous jure pourtant que c'est moi que je l'ai apportée, à preuve que c'est même un soldat... Je ne sais pas lequel, par exemple, mais enfin...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.* C'est bien; quand ce monsieur se présentera, vous me l'amènerez.

CYPRIEN. Ça suffit, monsieur.

Il sort.

SCENE XI.

FRÈDÉRIC, *seul.*

Il va donc venir!.. je vais le voir enfin!.. étrange phénomène que les oscillations de la pensée!.. sentir à la fois, et en moins de tems qu'il n'en faut à l'œil pour suivre l'éclair, tous les tourmens de la crainte et toutes les joies de l'espérance!.. pauvre sœur, puisse le succès de cette démarche répondre à mon attente! (*Ecoutant près de la porte de Cécile.*) Fatiguée du voyage, elle repose sans doute encore... tant mieux; je n'aurais su comment éluder la promesse que ses instances m'ont arrachée, et il est préférable que cet entretien que j'ai demandé au capitaine n'ait lieu qu'entre nous.

A cet instant Cyprien paraît au fond, il précède Henri auquel il désigne Frédéric et se retire.

SCENE XII.

FRÉDÉRIC, HENRI.

HENRI, *vivement.* C'est vous, monsieur, qui vous nommez Derval?

FRÉDÉRIC. Oui monsieur, c'est du moins le nom que j'ai pris en descendant ici; et vous sauriez déjà quels motifs m'ont fait désirer de vous entretenir, si ma lettre d'hier...

HENRI, *avec humeur.* Elle ne m'est point parvenue, monsieur, mais comme je vous vois pour la première fois, c'est l'explication de cet étrange billet qu'il me faut; veuillez donc vous hâter de m'apprendre...

FRÉDÉRIC, *froidement.* Je vais vous satisfaire... permettez-moi seulement de m'assurer que cet entretien ne pourra être troublé par personne.

Il ferme au verrou la porte du fond, et donne un tour de clé à celles de la chambre de Cécile et du n° 4.

HENRI, *l'observant avec impatience.* Eh! parbleu! monsieur, toutes ces précautions...

FRÉDÉRIC. Ah! du calme, je vous prie; nous en avons besoin l'un et l'autre. (*Il lui montre un siège, l'invite à s'asseoir. et après en avoir fait autant lui même.*) Avez-vous une sœur, monsieur?

HENRI. Singulier préambule!.. que vous importe?

FRÉDÉRIC. Veuillez me répondre.

HENRI. Eh bien! oui monsieur; mais je ne vois aucun rapport...

FRÉDÉRIC, *avec intention.* Pourquoi donc?.. si je l'avais connue lorsque vous étiez loin d'elle... si je m'en étais fait aimer, si dans le délire d'une aveugle passion...

HENRI, *violemment.* Ah! taisez-vous, car si cela était...

FRÉDÉRIC, *froidement.* Eh bien!..

HENRI. Il me faudrait pour elle, une réparation entière, ou tout votre sang ne suffirait pas...

FRÉDÉRIC, *se levant avec vivacité.* Bien!.. bien capitaine!.. l'homme qui veut qu'on le respecte anssi, doit être également inflexible sur ses devoirs envers les autres : réparation pour votre sœur, ou mon sang et ma vie, n'est-ce pas?.. eh bien! vous venez de vous juger vous même, car Cécile a un frère aussi pour la défendre, et ce frère, il est devant vous.

HENRI, *vivement surpris.* O ciel! et elle vous a confié...

FRÉDÉRIC. Tout, monsieur; sa faiblesse, et votre abandon bien plus coupable encore; puisque vous n'avez pas même songé où pouvait l'entraîner sa douleur!..

HENRI, *accablé.* Ah! mes torts sont affreux!

FRÉDÉRIC. Oh! oui, bien affreux! car vous pouviez demander sa main, et l'honneur même nous eût contraints à vous l'accorder : mais, vous l'avez leurrée de cette démarche et vous ne l'avez point faite. Une femme astucieuse et coquette vous aurait captivé; elle, ignorante de cette odieux manège, vous a peut-être au contraire ennuyé de ses larmes, et las déjà d'une conquête qui, sans doute a été trop facile, et dont l'ordre d'un ministre venait enfin vous débarrasser, vous avez cru qu'il

suffisait de changer de garnison pour tout rompre!.. détrompez-vous, monsieur; la fille d'un des plus braves officiers de l'empire, ne subira pas l'humiliation d'avoir été votre maîtresse : ici comme à Bayonne, Cécile Muller est votre épouse, son enfant est le vôtre, et vous les reconnaitrez tous deux... ou bien... oh! mais non, vous ne me forcerez pas à venger ma sœur, à vous haïr!.. vous comprendrez votre devoir n'est-ce pas, vous le remplirez?.. allons M. Henri, oublions tout... votre main... vous le voyez, la mienne vous est ouverte... vous ne répondez pas à mes avances?.. la trouveriez-vous trop peu riche ?.. (*Se contenant toujours.*) Eh bien!.. je me sacrifie pour elle, je lui abandonne tous mes droits, toutes mes espérances de fortune, oh! mais épousez-la...

HENRI, *avec embarras.* Monsieur, vous ne pouvez comprendre tout ce que je souffre; car plus vous montrez de loyauté, plus que je conçois l'énormité de ma faute; et c'est pour cela même que je ne l'aggraverai pas en vous laissant un espoir qui ne peut se réaliser.

FRÉDÉRIC, *avec surprise.* Quel langage?

HENRI, *balbutiant.* D'autre nœuds déjà...

FRÉDÉRIC, *avec explosion.* Marié!.. vous êtes marié?.. ah! il faut alors que vous ayez été bien indigne!.. ainsi une famille entière sera déshonorée par vous, et il vous suffira de protester de vos regrets?.. je suis marié, direz-vous, et ce mot devra étouffer toutes les plaintes, toutes les douleurs, anéantir toutes les espérances?.. les remords, l'ignominie seraient pour votre victime, et il ne vous resterait à vous, que le souvenir d'une débauche de plus?.. oh! non, je le jure bien, il n'en sera pas ainsi!.. capitaine, l'un de nous ne sortira pas de cette chambre, car vous allez me tuer, où dans quelques instans j'aurai fait à la fois deux veuves.

HENRI. Un militaire ne craint pas la mort, vous le savez, mais je ne puis accepter votre défi.

FRÉDÉRIC. Comment, cette réparation que tu m'aurais demandée, je ne l'obtiendrais pas?.. tu m'as avili et tu refuserais de m'en faire raison?.. ah! ah!.. ne dis pas cela, car alors je ne trouverais pas d'épithète assez méprisante pour qualifier ton infâme conduite!

HENRI, *cherchant à se contenir.* Monsieur Muller...

FRÉDÉRIC, *hors de lui.* Oui, infâme!.. déloyal!.. abominable!.. mais ne crois pas par un refus, te soustraire à ma vengeance; regarde, une sueur glacée couvre mon front... un tremblement convulsif agite mes membres... j'étouffe de fureur, je ne me connais plus; si tu ne te battais pas, je crois que je t'assassinerais.

Il entre précipitamment dans sa chambre, et rapporte une boîte à pistolets qu'il pose sur la table.

HENRI. Mais c'est une horrible démence ! au nom du ciel, ne me forcez pas encore d'attenter à vos jours.

FRÉDÉRIC, *chargeant un des pistolets, et d'un rire sardonique.* Tu invoques le ciel... ah ! tu as peur !..

HENRI. Mais malheureux, à ces armes même, j'ai trop d'avantage.

FRÉDÉRIC On peut les rendre égales.

HENRI. Ce lieu, cet instant...

FRÉDÉRIC. Est-ce qu'il y a une heure pour se venger !

HENRI. Quoi, sans témoins...

FRÉDÉRIC. En as tu pris pour me deshonorer ?

A ce moment on entend frapper violemment à la porte de la chambre de Cécile, et en même tems plusieurs voix s'écrient : *Ouvrez! Ouvrez !*

HENRI, *troublé.* Mais ces cris...

FRÉDÉRIC. Quels qu'ils soient, ce sont les derniers que tu entendras... (*Il retire la clé, puis après avoir arraché sa cravate dont il recouvre les armes qu'il a posées sur la table :*) Un seul de ces pistolets est chargé; maintenant, le canon de chacun sur la poitrine... c'est le jugement de Dieu ; recommande-lui ton âme...

Henri a pris au hasard, déjà tous deux s'apprêtent ; mais les cris poussés par Cécile et Amélie, ont été entendus au dehors, on est accouru, et la porte du fond est même près de céder aux efforts que l'on fait ponr l'ouvrir.

HENRI, *dans le plus grand trouble.* Mais nous allons être surpris ; remettons...

FRÉDÉRIC, *lui saisissant la main.* Ils arriveront trop tard, il faut moins d'une minute pour mourir...

Ils s'appuient leurs armes contre la poitrine et tirent en même tems. Frédéric tombe, et la porte du fond volant en éclats, Henri court à la fenêtre, l'ouvre, et s'élance au dehors pour ne pas être surpris.

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, JÉROME, CYPRIEN, Gens de l'hôtel, *puis bientôt après* CÉCILE, AMELIE, et la Servante, *qui était enfermée avec elles.*

Jérome est entré le premier et a dû voir Henri ; aussi court-il d'abord à la fenêtre.

CYPRIEN. Ah ! mon Dieu, est-ce que ça serait cet autre avec qui je l'ai laissé tout-à-l'heure...

FRÉDÉRIC, *voyant l'effet des paroles de Cyprien, et s'adressant*

à tous ceux qui l'entourent. Qu'on n'accuse personne... la vie m'était à charge, je me suis frappé moi-même.

Pendant ce tems la porte du n° 6 a été également enfoncée. Cécile et Amélie en sortent précipitamment, la première jette un cri d'horreur à la vue de son frère, et tombe à genoux près de lui; la seconde perd connaissance dans les bras de la servante.

FRÉDÉRIC, *à Cécile d'une voix déjà affaiblie.* Je meurs, et de sa main...

Cécile se relève, son air est tranquille, mais ses yeux sont hagards. On voit qu'elle ne pense plus et que les paroles qu'elle va prononcer, sont le dernier éclair de sa raison expirante.

CÉCILE, *à elle même.* Il l'a tué!

FRÉDÉRIC, *épuisé.* O mon Dieu! qui la protègera... qui prendra pitié d'elle!..

JÉROME, *lui prenant la main.* Moi... (*A lui-même.*) Car je devine tout, maintenant...

Frédéric tourne la tête vers lui, le reconnait, essaie de se soulever pour le presser dans ses bras; mais il n'en a pas la force, il retombe et expire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène est à Saint-Jean-de-Lutz, dans la maison de madame Gérard, et à huit mois de l'acte précédent. — Le théâtre représente l'intérieur de la boutique de Jérôme. Au fond, fermé par un vitrage, en partie masqué par de petits rideaux verts, on aperçoit des montres garnies d'armes, et une porte donnant sur la rue. — Au second plan, à gauche, l'entrée des pièces d'habitation. De l'autre côté, en face, une porte au-dessus de laquelle est écrit: atelier.

SCENE PREMIERE.

JÉROME, GEORGES, SIMON, *ouvriers*

Au lever du rideau les ouvriers entourent Jérôme qui, assis près d'une table sur laquelle est ouvert un grand livre, écrit avec ordre, au fur et à mesure qu'il paie à chacun ce qu'il lui doit.

JÉROME. Simon, sept jours à cinq francs, feraient trente-cinq, en voici cinquante... je ne veux rien avoir à toi; tu as du

talent, tu es habile, à compter de lundi je te mets à tes pièces. tu gagneras davantage.

SIMON. Vous êtes bien bon m'sieur Jérôme.

GEORGES, *aux autres ouvriers.* A la bonne heure, c'est ça de la justice!

JÉROME, *continuant.* Georges, je ne suis pas content de toi; regarde, encore deux jours un quart de perdus cette semaine; et pourtant, un devoir sacré devrait te faire sentir le prix du travail: tu as un père infirme à soutenir.

GEORGES. Eh ben! vous avez raison, m'sieur Jérôme; grondez moi, faites moi honte devant eux; je le mérite, parce que c'est vrai, je suis un *Faignant.* Un flâneur... mais je me corrigerai, je vous le promets, et maintenant....

JÉROME, *le payant.* Je prends acte de ta parole.

GEORGES, *comptant l'argent qu'il lui a donné.* Dites donc, bourgeois, vous faites erreur; sur le pied de trois francs, y ne me revient que onze vingt-cinq, et je trouve là...

JÉROME, *plus bas.* Nous compterons cela une autrefois. En voyant ta semaine incomplète, ton vieux père aurait droit de te gronder aussi, et il ne serait pas juste que tu le fusses deux fois; d'ailleurs, j'ai plus que lui, le moyen de supporter cette petite perte, et tu m'en dédommageras, j'en suis sur, en tenant la promesse que tu viens de me faire.

GEORGES. Si je la tiendrai!.. après ce trait-là de vot part?.. oh! oui par exemple! (*A part à ses camarades.*) Hein, j'espère qu'en v'là un maître?.. dites donc, voulez-vous savoir une motion que je propose...

Il leur parle bas.

TOUS. Adopté!

GEORGES. Et c'est moi que je régale, au moins!.. (*A Jérôme.*) Dites donc bourgeois, ça ne vous offense pas que nous allions boire un litre à vot' santé, n'est-ce pas?

JÉROME. Non, non, allez; mais n'en buvez qu'un...

TOUS. Adieu, M. Jérôme.

JÉROME, *écrivant toujours.* Adieu mes amis, à lundi, et de bonne heure; toi surtout, Georges.

GEORGES. Oh! bourgeois, à présent voyez-vous, exacte, économe, et piocheur à mort... (*A ses camarades.*) Allons, allons les autres, en route.

Ils saluent tous et sortent.

SCENE II.

JÉROME, CYPRIEN.

Cyprien sort de l'atelier; il ôte son tablier, sa veste, et passe une redingote.

JÉROME, *l'apercevant.* Ah ! ah ! c'est toi, Cyprien : je viens justement de régler aussi ton compte. Sais-tu que voilà cinq semaines que tu n'as rien touché ?

CYPRIEN Quéque ça fait; je n'en ai pas besoin, autant vaut que tu le gardes.

JÉROME. Je te dois beaucoup...

CYPRIEN. Et moi, donc, je te dois ben autre chose !.. est-ce que ce n'est pas grâce à toi que je suis ce que je suis? et quel changement depuis huit mois !.. mon ancien état que j'ai repris, ce mariage que j'ai fait, et qui me rend si heureux! est-ce que je ne te dois pas tout ça ?.. Cyprien, que tu m'as dit, lorsque poussé par des mauvais conseils, j'étais en balance de savoir si je devais épouser pour tout de bon ma Thérèse : tu n'as rien à reprocher à c'te pauvre fille, elle t'aime, un mioche va résulter de ta liaison avec elle, et tu veux l'abandonner? c'est mal, ça n'est pas le fait d'un honnête homme... Oui, mais les faire vivre, que je te réponds !.. eh ben ! j'augmenterai tes journées; je te fais contre-maître, que tu me dis... contre-maître ?.. ça me va, que je te réponds; mais de l'argent pour monter le ménage, pour faire la noce ?.. je m'en charge, que tu me dis... alors je veux ben, que je te réponds; et c'est que t'as tenu parole, au moins !.. les frais de l'église, le repas, les chiffons de la mariée, les meubles de la chambre, t'as tout payé, quoi !.. aussi je t'ai une reconnaissance ! et ma Thérèse, donc !.. t'es pas un homme pour elle, t'es son bon Dieu... je crois qu'elle se mettrait dans l'eau pour toi, comme moi je me mettrais dans le feu, parce que t'es si bon, nous te devons tant !.. j' suis pas démonstratif, moi, mais quand je dis c'est ça, c'est que ça y est; et toi et ta brave femme de mère, je vous porte là, vois-tu, parce que... Ah ! que c'est bête, v'la que je pleure...

JÉROME, *également attendri.* Brave garçon ! combien je m'applaudis du peu que tu me dois! et que tu t'es déja bien acquitté par tout ce que tu as fait pour ce pauvre enfant que je t'ai confié.

CYPRIEN. Parbleu! je te conseille de me louer; un dévouement qui me rapporte quarante francs par mois, sans le sucre et le savon !.. c'est encore ça qui m'a drôlement mis dans mes affaires! et qu'est-ce qu'est M. *Lebon*, c'est toujours toi.

JÉROME. Cela fatigue ta femme, et il était trop juste...

CYPRIEN. Bah ! bah ! laisse donc, elle est bonne nourrice; et quand y en a pour un, il y en a ben pour deux... Pauvre petit

moutard, il n'en prend pas lourd, va! dame, il ne pouvait venir ben crâne, sa mère qu'était folle, et si malade, pendant tout le tems de sa grossesse!

JÉROME. Oh! oui, bien malade!.. mais enfin elle est hors de danger!

CYPRIEN. Grâce à toi, à t'te bonne mame Lambert, qu'avez fait pour elle, ni plus ni moins que si c'était ta sœur ou ta femme, de puis le jour... en v'la encore un trait qui te fait honneur!.. les inquiétudes que t'as eues, la fatigue que t'as prise; l'argent que ça ta couté!.. et ma Thérèse et moi qu'avons vu tout ça, nous n'aurions pas fait aussi quéque chose?.. nous nous sommes attachés au mioche, nous l'aimons comme le nôtre... c'est pas ben méritoire, mais je ne sais pas, i me semble que ça nous associe à ta bonne œuvre, et vrai, là, ça nous rend heureux, ça nous rend fiers!

JÉROME. Bien!.. bien mon ami!.. tu ne pouvais me donner une plus grande marque d'amitié... Va maintenant, et surtout, aies la même discrétion que tu as eue jusqu'a ce jour.

CYPRIEN. Suffit, convenu; je ne sais rien qu'une chose, c'est que je te suis dévoué.

Ils se prennent la main. Cyprien sort.

SCÈNE III.

JÉROME, *seul et se dirigeant vers le cabinet à gauche du spectateur.*

Cela est donc vrai? elle est sauvée!.. après tant de souffrances! aprés que vivante encore, je l'ai pleurée comme si la mort me l'eût ravie!.. oh! qu'il m'a fait de bien, ce médecin, quand il m'a dit qu'il répondait de sa guérison!.. ce n'était pas la parole d'un homme, elle m'a causé trop de joie; c'était celle de Dieu, car avec elle est rentré dans mon cœur le plus précieux des biens, l'espérance!..

SCÈNE IV.

JÉROME, MAD. LAMBERT.

MAD. LAMBERT, *entrant.* Jérôme!.. ah! je croyais que tu travaillais encore... à la bonne heure, car vois-tu, je t'aurais grondé.

JÉROME. Ah! bonne mère...

MAD. LAMBERT. Oui, grondé, parce que tu te fatigues trop; si le commerce n'allaît pas, je concevrais que tu te donnasses autant de mal; mais depuis huit mois que tu es établi, tes af-

faires ont prospéré d'une manière presque miraculeuse. je sais bien que depuis la même époque, la longue maladie de cette pauvre jeune fille que nous avons recueillie, a nécessité des dépenses...

JÉROME, *vivement*. Ma mère, cette réflexion a l'air d'un regret.

MAD. LAMBERT, *de même*. Un regret?.. moi, regretter une bonne action qui, peut-être t'a porté bonheur, ah! le ciel m'en préserve! cette chère enfant est trop à plaindre, et je l'aime trop pour cela!

JÉROME. Oui, oh! oui, vous l'aimez; vous le lui avez prouvé par vos bons soins, et je vous en remercie...Comment se sent-elle aujourd'hui?

MAD. LAMBERT. De mieux en mieux; à ce point que pour accomplir le vœu qu'elle a fait, nous allons demain matin, toutes les deux à l'église. En sortant ce soir, n'oublie pas de prévenir le bon abbé Pascal, que ce sera pour huit heures.

JÉROME, *avec joie*. J'irai, mère; et je vous accompagnerai aussi demain, car c'est avec joie que j'unirai mes prières aux vôtres!

MAD. LAMBERT. Pauvre ami! il n'y a pas là que de la reconnaissance envers Dieu, et tu ne peux m'abuser, moi qui suis habituée à lire dans ton âme!

JÉROME, *avec inquiétude*. Que voulez-vous dire?

MAD. LAMBERT. Qu'il y a quelque chose que tu ne m'as pas confié, et que m'ont révélé tes agitations, tes angoisses, lorsque si souvent nous avons désespéré de sauver cette jeune personne... je ne veux pas encore t'attrister, mon Jérôme, la douleur d'un fils chéri est aussi une douleur pour une mère; mais en te livrant à cette passion, que de chagrins ne te prépares-tu pas!.. toi, si délicat! si raisonnable! tu as donné ton amour à une femme... bien intéressante sans doute, mais dont le cœur ne peut plus être libre, et à laquelle l'opinion du monde te défend même de prétendre!

JÉROME, *vivement et avec une amère ironie*. L'opinion!.. l'opinion!.. un tyran faible et soupçonneux, qui juge et condamne sur la seule apparence!.. l'opinion! un cruel, un despote inflexible, qui ne voit dans le malheur que la conséquence, ou le châtiment du vice; qui, sans pitié, confond le coupable avec la victime, et les livres indistinctement à la réprobation!.. ah! Dieu merci la nature m'a donné une âme trop forte et trop généreuse, pour ne pas me placer au-dessus d'une aussi odieuse influence! ce qui me suffit, à moi, c'est de connaître la famille, la vie presque entière de cette femme; c'est d'avoir la conviction que malgré son abaissement, elle n'en a pas moins droit à mon estime, à mon respect!

MAD. LAMBERT. Qu'entends-je!.. quoi, tu connaissais déja...

JÉROME. Pardon, ma bonne mère; je n'ai jamais eu pour vous que ce seul secret, et je ne puis encore vous le confier, car il y a un serment qui me lie. Mais si vous saviez depuis combien de tems cet amour est là, renfermé dans mon sein; si je vous disais que c'est à son influence que j'ai dû cette constante émulation qui m'a fait ce que je suis; qu'enfin cette passion que je croyais ne jamais pouvoir avouer, a toujours été pour votre fils, comme une religion, un culte!.. vous concevez si après la mort de son frère, j'ai saisi avidement l'occasion qui s'est offerte de la secourir?.. il m'a semblé que c'était une main céleste qui l'amenait vers moi, qu'un prodige avait été possible pour que nos destinées pussent se confondre... jugez si je l'aime! moi qui donnerais mon sang pour lui épargner une larme, je n'ai plus vu son malheur, et j'ai béni le sort qui l'avait abaissé jusqu'à moi, par l'espoir qu'il me serait plus facile de m'élever jusqu'à elle!

MAD. LAMBERT, *avec la plus vive émotion.* Cher enfant! comment ne m'attacherais-je pas aussi à celle qui a pu t'inspirer un si vertueux amour!.. oh! je ne veux plus rien savoir; à présent, je l'aime au moins autant que toi, vois-tu, et je donnerais avec joie la moitié du peu d'années que le ciel me garde, pour qu'il comblât tes vœux et pour en être témoin.

JÉROME, *se précipitant dans ses bras.* Bonne mère!..

SCÈNE V.

Les Mêmes, CÉCILE. *Jérôme et sa mère font un pas au-devant d'elle.*

CÉCILE, *tendant sa main à Jérôme.* Mon ami... (*Baisant celle de madame Lambert.*) Ma généreuse bienfaitrice! comment reconnaître jamais tout ce que vons avez fait pour moi!

MAD. LAMBERT. Le reconnaître?.. mais nous serions quittes alors, et nous ne le voulons pas; il faut que vous ayez un motif pour nous aimer comme nous vous aimons; n'est-ce pas mon Jérôme?..

Celui-ci qui la comprend, lui serre la main avec émotion.

CÉCILE, *vivement.* Un motif?.. moi, simple étrangère que vous avez secourue, traitée comme votre fille; qui suis à votre charge depuis si long-tems!..

MAD. LAMBERT. Encore!.. ne parlons plus de cela; et pour vous conserver bien portante, repoussez de votre esprit toutes

les idées qui pourraient y ramener la tristesse. Je ne veux plus voir ici ni médecin, ni médicamens, d'abord : j'ai fait hier le compte au premier, et j'ai remarqué avec joie tout-à-l'heure, que vous aviez jeté cette vilaine drogue sans laquelle vous ne pouviez dormir...

CÉCILE, *avec un peu de trouble.* Oui, oui je l'ai jetée...

MAD. LAMBERT, *continuant.* Eh bien! plus de souvenirs du passé, plus d'inquiétudes: vous voilà toute habituée ici, vous demeurerez avec nous; avec nous, qui sommes vos vrais amis, et la bonne vieille sera heureuse, car il lui semble maintenant qu'elle a un enfant de plus.

CÉCILE, *vivement attendrie.* Ah! madame, que de bontés!..

MAD. LAMBERT, *de même.* Madame?.. Oh! pourquoi ce nom? il en est un autre qui me semblerait si doux à entendre, s'il m'était donné par vous!

CÉCILE, *même jeu.* Quoi, vous permettriez?.. ah! ce sera la première fois que je l'aurai prononcé avec bonheur... Ma mère!

Elle se jette dans les bras de madame Lambert qui la presse en pleurant. Jérôme vivement ému réussit à se contenir. Après un court jeu muet, madame Lambert s'éloigne.

SCÈNE VI.

CÉCILE, JÉROME.

CÉCILE, *encore émue.* Excellente femme! et merci à vous, son digne fils qui, pour m'empêcher de rougir, m'avez sans doute excusée auprès d'elle; et qui venez d'ajouter cet instant de joie à tout ce que je vous devais déjà!

JÉROME, *de même.* Oh! ne me remerciez pas, mademoiselle; car cette joie, je la partage aussi; et en vous réhabilitant, s'il s'il l'avait fallu, dans l'opinion de ma mère, je n'aurais fait qu'écouter ma conscience.

CÉCILE, *très vivement.* Qu'entends-je!.. Eh! quoi, ce n'est pas la seule pitié qui vous a fait agir?.. vous m'estimez encore? (*Avec des larmes de joie.*) Ah!.. ah! M. Jérôme, combien cette assurance me rend heureuse, et que de consolations elle apporte à mes maux!.. mais je vous dois la vérité, à vous qui, par une inspiration divine, avez pu lire dans mon âme; à vous qui, lorsque tout m'accuse, avez osé croire à mon innocence : Oh! oui je vous la dois, et je vous la dirai comme si je me confessais à Dieu.

JÉROME. Non, non, cet aveu vous humilierait; et d'ailleurs, qu'en ai-je besoin, est-ce que je n'ai pas tout deviné?.. c'est

votre mère qui est coupable!.. avec plus de vigilance, plus de tendresse, votre confiance lui eût été acquise; et la confiance d'une jeune fille en sa mère, c'est une égide pour sa vertu. Mais vous, privée de ses conseils, seule et sans guide à cette époque de la vie où l'âme se développe, et conçoit des émotions qui n'appartiennent déjà plus à l'enfance, sans doute le premier qui eut l'adresse de vous plaindre, fut écouté avec bonheur; et comment auriez-vous supposé la séduction, la lâcheté, vous, innocente et naïve? le perfide savait bien de quelle arme il se servait!.. la pitié provoque l'épanchement, dispose, entraîne le cœur, et peut-être avez-vous súccombé sans savoir même ce que c'était que l'amour!

CÉCILE. Ah! oui, vous dites vrai, tout cela fut ainsi; et moi qui appelais de mes vœux secrets une âme qui pût comprendre la mienne, j'ai béni cet homme quand il est venu me dire: je t'aime; car je croyais avoir trouvé un ami, j'étais heureuse... heureuse!.. lorsque l'abîme était sous mes pas, et que j'allais y tomber avec la malédiction de ma mère!.. Oh! mais depuis que le malheur m'a éclairé, si vous saviez combien j'ai maudi mon inexpérience, et que de haine, que de mépris se sont amassés dans ce cœur qu'il s'est fait un jeu de déchirer!.. je ne suis qu'une faible femme, mais pour venger mon frère qu'il a tué, l'infâme! ah! j'en suis sure, ni l'amour maternel, ni la crainte d'aucun châtiment n'auraient pu m'arrêter; je l'aurais tué aussi si je n'étais devenue folle!

JÉROME Mademoiselle, craignez que l'agitation où vous jettent ces pénibles souvenirs...

CÉCILE. Oui, il faut les oublier pour vivre, n'est-ce pas? et je dois vivre afin d'apprendre à mon fils à vous bénir, comme le seul être devant qui sa mère puisse oser encore se présenter sans honte.

JÉROME, *avec énergie.* De la honte?.. Ah! ce n'est pas sur vous qu'elle doit retomber!.. une femme est-elle donc responsable de la passion quelle inspire?.. et si un lâche, un brutal réussit à lui imposer son amour, par surprise ou violence, de victime qu'elle est, on la regarderait comme complice?.. ah! ce serait inhumain, affreux, ce serait ériger en principe l'abus de la force sur la faiblesse!

CÉCILE, *très vivement.* Eh! quoi, vous penseriez ..

JÉROME, *continuant.* Que lorsque le temps des regrets et d'une respectueuse réserve sera passé, il peut se présenter un honnête homme qui vienne encore vous dire: un traître, un infâme vous a trompé; aussi cruel que lui, il est un monde qui pourrait vous reprocher son crime; eh bien! en face de ce monde injuste, et afin que maintenant il vous honore. parce que je suis

honorable, moi qui sais la cause de votre infortune, je vous demande votre main... non pour exiger autant d'attachement que j'en ai, parce que ce serait impossible, mais pour donner un père à votre enfant, pour vous relever à vos propres yeux, pour être votre défenseur, votre appui!

CÉCILE, *avec un élan de joie.* Que dites-vous?..

JÉROME, *vivement troublé.* Oh! rien... rien!.. pas un mot de plus, maintenant, plus tard... plus tard!..

Jérôme dont l'émotion est au comble, fait quelques pas vers le fond. Cécile jette sur lui un regard d'étonnement où se peint aussi la joie, puis, ne pouvant retenir des larmes d'attendrissement, elle lui tend une main sur laquelle il imprime un respectueux baiser. Jérôme sort par le fond.

SCENE VII.

CÉCILE *seule, puis bientôt après,* MAD. MULLER *et* Un Domestique *portant des cartons.*

CÉCILE, *seule.* N'est-ce point un rêve?.. oh! mon Dieu! m'auriez-vous donc prise en pitié?.. quel cœur!.. quelle délicatesse!.. oh! après tant de douleurs, qu'un peu d'espoir fait de bien!.. (*A ce moment madame Muller paraît. Cécile la reconnaissant et avec un cri d'effroi.*) Ciel! ma mère!..

MAD. MULLER, *à Cécile.* Quelle est votre chambre?

Cécile hésite à répondre et lui montre cependant la pièce de gauche. Madame Muller ordonne alors au domestique qui la suit, d'y déposer les objets qu'il tient. Celui-ci obéit, reparaît en scène, et sort bientôt tout-à-fait, sur le nouvel ordre muet que lui en donne sa maîtresse..

MAD. MULLER, *s'adressant à sa fille demeurée morne et tremblante.* Remettez-vous, je soutiens bien votre vue, moi, pourquoi auriez vous moins de courage?

CÉCILE, *vivement émue.* C'est que votre ton seul me glace, et que le courroux qui brille dans vos yeux, m'épouvante. (*Tombant à genoux.*) Si vous saviez tout ce que j'ai souffert!.. depuis huit mois, rien que du désespoir, de la fièvre, du délire... ah! dites-moi que vous m'apportez mon pardon?

MAD. MULLER. Ton pardon, à toi qui m'as privé de mon fils?.. car, sais-tu bien que déshonoré par ton crime, le malheureux a fui comme toi de chez sa mère? sais-tu que malgré mes recherches, je n'ai pu découvrir encore ce qu'il est devenu?

CÉCILE, *se relevant et avec surprise.* Vous l'ignorez?..

MAD. MULLER, *continuant.* Tu parles de ton désespoir?.. et les pleurs que j'ai versés? et les horribles craintes qui mille fois se sont élevées dans mon âme?

CÉCILE, *pleurant.* Ah! pitié! pitié!..

MAD. MULLER. Eh bien! oui, pitié, car c'est encore ce sentiment qui m'amène; mais aussi cette fois, obéissance entière à mes ordres...

CÉCILE, *à part.* Elle me fait frémir!

MAD. MULLER. Cet homme qui a jeté le scandale et l'opprobre dans ma famille; cet Henri, l'objet de votre amour insensé, il est veuf depuis peu... voulant, dit-il, réparer ses torts, il vous a fait chercher, il a su votre retraite, il est venu tout m'apprendre, et me demander un consentement que la tache imprimée sur votre front, ne m'a pas permis de refuser.

CÉCILE, *vivement.* Grand Dieu!

MAD. MULLER, *continuant.* Grâces à ses soins, les publications, les démarches, tout est prêt: dans une heure, Dieu et les lois auront approuvé cette union, et moi, je vous aurai quittée pour ne vous revoir jamais.

CÉCILE. Oh! non, j'ai mal compris, sans doute!.. moi, sa femme?.. remplacer l'amie généreuse dont son inconduite a creusé le tombeau? non, non, vous voulez m'éprouver, n'est-ce pas? vous voulez savoir si je suis assez avilie pour conserver encore une pensée à ce misérable? eh bien! je vous le jure, je le déteste, et ce mariage, ce serait ma mort.

MAD. MULLER. Malheureuse! tu invoquais ma pitié, toi qui ne sais pas mieux remplir tes devoirs de mère, que tu n'as su respecter ceux de fille!.. et quand même tu sacrifierais maintenant le repos de ta vie pour donner un nom à cet enfant qui fait ta honte, ne serait-ce pas une juste expiation?.. veux tu qu'un jour il te reproche sa naissance? et quel autre sort pourrais-tu donc rêver!.. souillée comme tu l'es, penses-tu qu'un honnête homme puisse descendre jusqu'à toi?.. mais il faudrait que la passion l'aveuglât, et il ne tarderait pas à s'en repentir; l'amour ne survit pas, là où peut naître le mépris!

CÉCILE, *à part, vivement et avec douleur.* Il se pourrait!.. Jérome!.. (*Haut et comme frappée d'une réflexion pénible et subite.*) Et, pour prix de cet odieux sacrifice, vous me promettez...

MAD. MULLER, *avec effort.* Votre pardon...

CÉCILE, *après un court silence.* Qu'il vienne donc, je serai prête; je le suivrai... je serai à lui....

Elle reste accablée. Madame Muller sort après un court jeu muet.

SCENE VIII.

CÉCILE, *seule.*

Après un moment de silence, et laissant éclater ses sanglots.

C'en est donc fait! à lui... (*Avec effroi.*) A lui!.. oh! mon Dieu! c'était ce châtiment-là qu'il fallait me montrer, pour me donner la force de ne pas commettre la faute!.. (*Elle pleure un moment, puis elle rappelle bientôt son courage, et semblant s'arrêter tout-à-coup à une résolution fixe.*) Ce projet... oui, il le faut... (*Réfléchissant encore et paraissant se complaire dans la pensée qui l'occupe.*) Il le faut pour mon fils... pour lui aussi... son mépris!.. oh! je ne le supporterais pas.

Entièrement absorbée dans ses réflexions, elle ne remarque pas l'arrivée de Jérôme.

SCENE IX.

CÉCILE, JÉROME, *entrant*

Ce dernier est pâle, hors de lui; il se laisse tomber sur un siège et c'est à ce moment seul, qu'il s'aperçoit de la présence de Cécile. Alors il se lève, l'observe attentivement, et jugeant de son malheur par l'altération de ses traits :

JÉROME. Cela, est donc vrai?

CÉCILE, *vivement surprise.* Jérôme!.. et qui a pu vous apprendre...

JÉROME. J'étais entré dans l'église voisine, afin de tout commander pour l'exercice pieux que demain vous deviez remplir; en attendant l'homme vénérable que j'étais venu chercher, entraîné par un sentiment de joie secrète, une impression douce et pure, j'avais fléchi le genou sur les dalles du sanctuaire, et dans un saint recueillement, mon âme s'était élevée vers le ciel pour le bénir du miracle de votre guérison: j'allais entrer dans la sacristie, quand le hasard me fait jeter les yeux sur un cadre placé près de là; j'approche, je lis... c'était la dernière publication de votre mariage avec... avec cet Henri de Sénange!.. je l'avoue, un instant je crus être dupe d'un songe; j'accusais mes sens de vertiges, et pourtant mon cœur était calme, je venais de prier... je me suis informé... voici l'autel préparé pour eux, m'a dit un pauvre, assis sur le seuil, en me tendant quelque chose d'humide, sur quoi ma main s'est machinalement portée; alors une sueur froide à couvert mon visage; il m'a semblé que le sol fléchissait sous le poids de mon corps, que la

voûte s'ébranlait, prète à m'engloutir... j'étais fou, je me suis enfui pleurant, roulant d'horribles idées dans ma tête... mon cœur ne battait plus, l'air manquait à ma poitrine brûlante et le blasphème était sur mes lèvres!

CÉCILE, *avec le plus vif intéret.* Mon ami, modérez cette exaltation, et ne m'otez pas, par la vue de votre douleur, le courage dont j'ai besoin moi-même... (*Avec effort.*) Le capitaine est libre, il réclame sa proie, ma mère l'ordonne... il va venir, je l'attends...

JÉROME, *avec douleur.* Et vous avez consenti?.. Mais c'est vous vouer à une vie de douleurs et de larmes! après son crime! mais c'est l'impunité pour lui!

CÉCILE, *avec résignation.* Pour moi c'est le devoir... c'est la clé du ciel, car il y va du pardon de ma mère.

JÉROME. Son pardon, au prix de votre bonheur!.. et c'est à celui qui a égorgé son fils...

CÉCILE, *vivement.* Ah! elle l'ignore!

JÉROME. Et vous, Cécile, vous pouvez l'oublier?.. mais entre vous et ce monstre, il y a une barrière insurmontable; il y a un meurtre!.. et ne voyez-vous donc pas que la main qu'il vous offre est sanglante? que son pied, qui a foulé le corps de votre frère, va déposer des traces de sang sur les marches de l'autel?..

CÉCILE, *accablée.* Oui, je le sais, cet hymen est odieux; il insulte aux mânes de Frédéric et il appelle la mort sur ma tête; mais pour mon enfant c'est l'honneur, c'est l'avenir, et pour vous, bon Jérôme, ce sont des remords de moins; car j'ai compris vos nobles intentions, et je ne m'abuse pas; mon cœur est trop flétri, trop froissé pour s'ouvrir encore au bonheur, et payer dignement votre amour; mais au nom de cet amour même, au nom de cet intérêt, de ce dévouement si tendre dont vous m'avez donné tant de preuves, oh! je vous en conjure, exaucez la prière que je vais vous adresser; car, prête à consommer l'œuvre du désespoir, c'est en vous que j'ai mis ma dernière espérance.

JÉROME, *vivement.* Une prière. de vous!.. ah! parlez...

CÉCILE, *d'un ton lugubre.* Je vais accepter un nom que j'abhorre... il le faut... mais je ne veux pas que celui que je maudis et méprise, puisse disposer de l'enfant qu'il avait voué à la honte: là, dans un instant, et devant tous, un acte de mariage, une fête nuptiale; ici, devant vous, et Dieu seul pour témoin, un acte bien plus solennel, un testament, une dernière volonté... Jérôme, jurez-moi que si le ciel m'appelle à lui, mon fils ne connaîtra son père, que lorsque le tems en aura fait un homme

et qu'un nom lui sera nécessaire pour entrer dans le monde : (*Avec larmes.*) Promettez-moi de l'élever en secret, d'être son appui, son guide ; c'est le legs d'une amie, d'une mère bien malheureuse, et je vous le demande à genoux, ne me refusez pas?

JÉROME, *vivement attendri.* Votre enfant! à moi... ah! j'accepte!

CÉCILE, *avec joie.* Merci... oh! merci!.. (*A part.*) Et que maintenant mon sort s'accomplisse!..

Elle rentre précipitamment dans sa chambre.

SCENE X.

JÉROME, *seul, puis* MAD. LAMBERT.

JÉROME, *seul et rapidement.* Cyprien m'est dévoué, écrivons lui... il faut que sa femme quitte à l'instant même St-Jean-de-Luz : il lui suffira de savoir qu'il s'agit de l'avenir de ce pauvre enfant, il obéira... (*Il se met à écrire, puis voyant entrer madame Lambert.*) Ah! c'est vous, ma bonne mère...

MAD. LAMBERT. Qu'as-tu donc, mon Jérôme? tu parais ému, troublé...

JÉROME. Oui... oui je souffre... mademoiselle Cécile... elle nous quitte. Sa mère, que vous allez voir, madame Muller lui commande d'épouser l'homme qui l'a seduite.

MAD. LAMBERT, *surprise.* Madame Muller! quoi, cette jeune personne... ah! tu vois si mes tristes prévisions étaient justes! mais ce matin, cette chère demoiselle ignorait donc...

JÉROME, *qui a plié sa lettre.* Vous saurez tout plus tard; en ce moment, hâtez-vous, je vous prie, de faire porter cette lettre à Cyprien, et revenez auprès de notre malheureuse amie; vos soins une fois encore, lui seront peut-être utiles.

MAD. LAMBERT. Je vais prier une voisine de me faire cette petite commission ; et je reviens à l'instant... (*Fausse sortie.*) Aies du courage, mon ami, pour moi, pour la mère que ton chagrin désolerait.

Jérôme paraît la rassurer, madame Lambert s'éloigne.

SCÈNE XI.

JÉROME, *seul, puis* MAD. LAMBERT, *qui reparait bientôt mais seulement pour entrer dans le cabinet de gauche.*

JÉROME, *après un moment de silence.* Du courage! lorsqu'en quelques secondes, tous mes rêves d'avenir et de bonheur viennent d'être détruits! oh! sans doute il est des dangers, des évènemens contre lesquels on peut lutter : on a du courage à coup sur, pour disputer sa vie au brigand qui vous attaque; sur un champ de bataille où la mort apparait au milieu d'une auréole de gloire, mais contre un sort barbare qui, de sa main invisible vous frappe au cœur, qui tue vos plus chères espérances, et bouleverse votre raison, quelle force déployer?.. est-ce que le courage n'est pas une inspiration de l'âme? et que peut l'âme lorsqu'elle est souffrante, abattue, épuisée! (*Moment de silence pendant lequel madame Lambert reparait et entre dans la chambre de Cécile. Jérôme continuant.*) Elle va se marier!.. mariée... à lui!.. et perdue pour moi, perdue sans retour!.. mais que dis-je... cette confiance qu'elle me montre, cette certitude que son cœur a compris le mien... oh! insensé que j'étais de me plaindre, comme s'il n'y avait pas dans tout cela mille fois plus de bonheur encore que je n'osais en attendre!

SCENE XII.

JÉROME, HENRI, *suivi d'un valet.*

HENRI, *parait au fond et s'adressant au valet qui l'accompagne.* Retourne à l'hotel où est descendu madame Muller, et lorsqu'elle sera prête, préviens-la que je l'attends ici, avec nos témoins. (*Le domestique sort. Henri s'avançant vers Jérôme qui, l'ayant reconnu, a fait un mouvement pour l'éviter.*) Dites-moi, mon ami, vous êtes de cette maison?.. il faut que je voie une jeune personne nommée Cécile; conduisez-moi près d'elle.

JÉROME, *froidement.* Si j'avais un valet à mes ordres, je l'enverrais, non pas vous conduire, mais s'informer si mademoiselle Cécile Muller veut bien vous faire l'honneur de vous recevoir : comme je suis seul pour l'instant, veuillez attendre!

HENRI, *se jetant sur une chaise.* Eh! votre ton est sec.

JÉROME. Comme le vôtre... et il y a cependant cette différence entre nous, qu'il parait que vous ne savez pas qui je suis, tandis que moi, je n'ai pas oublié qui vous êtes.

HENRI. Ah! vous me connaissez?.. et où nous sommes nous donc vus?

JÉROME. Une fois à Bayonne, il y a plus d'un an; et une autre fois encore dans cette même maison, lorsque je suis entré le premier dans la chambre où vous veniez de tuer le malheureux Frédéric.

HENRI, *vivement.* Ah! ne me rappelez pas cet horrible événement, il m'a couté bien des larmes!.. je me suis mépris, je le vois, sans doute vous êtes ce Jérôme qui a recueilli l'infortunée Cécile?.. eh bien! pour reconnaître vos soins, commepour acheter votre silence, prenez ce portefeuille : il contient quelques billets de banque, et je puis encore s'il le faut...

JÉROME. Assez, monsieur; voici la seconde fois que je vous parle, et c'est aussi la seconde fois que vos offres m'insultent. Vous êtes donc bien riche, bien généreux, ou bien ignorant du véritable prix d'une action noble ou courageuse, pour ne savoir la payer qu'avec de l'or? (*Jetant à ses pieds le portefeuille qu'Henri a posé sur la table.*) Reprenez cela, monsieur, et sachez que ce n'est pas plus l'appas de ce que contient ce portefeuille qui m'engagerait-à me taire sur l'assassinat de Frédéric, que ce ne fut la bourse que vous avez eu l'insolence de m'offrir, qui aurait payé mon dévouement, quand pour retirer des flots la jeune fille dont vous convoitiez déjà le deshonneur, je m'exposai moi même à une mort certaine. La récompense à laquelle j'avais droit, je l'ai obtenue : c'était l'amitié, la confiance de celle que vous avez perdue, et que j'ai deux fois sauvée... (*Lui poussant le portefeuille.*) Reprenez cela, vous dis-je, je ne vous le rends pas même avec la main, il y a trop de distance entre nous.

HENRI, *avec un dépit concentré.* M. Jérôme, ce langage...

JÉROME. Est celui qui me convient; car je puis marcher la tête haute, capitaine Henri; je suis ici chez moi, et j'ai droit de vous demander pourquoi je vous y trouve, vous que je ne veux pas y recevoir, et qui avez violé mon asile.

HENRI, *cherchant à se contenir et d'un ton sardonique.* Ah! vous ignorez ce qui m'amène?.. eh bien! je consens à vous l'apprendre : Je viens réclamer mon fils et rendre l'honneur à sa mère en lui donnant mon nom... voyons, monsieur, vous qui vous déclarez si bravement son champion, et dont je veux bien pour moi même, me garder de suspecter l'étrange attachement, répondez, me contesterez-vous le droit que j'avais de la venir chercher ici?

JÉROME. Non, non, monsieur, et il y a mieux, même, et je

vous le dis dans toute la franchise de mon âme, si je pouvais espérer que cette réparation, bien que tardive, assurât son bonheur; si je croyais que vous l'aimiez réellement, c'est-à-dire pour elle seule, je vous prendrais la main avec effusion de cœur, et je vous dirais : bien, capitaine, vous avez écouté vos remords, compris votre devoir, Jérôme vous demande votre amitié ; car il vous estime maintenant; mais le motif qui vous détermine, n'a pas ce caractère honorable. Vous vous êtes dit seulement : cette femme m'appartient par les droits que me donne mon crime; je suis libre, elle est riche, il faut qu'elle soit à moi pour que sa fortune répare, la mienne, dissipée dans la plus ignoble débauche... oh! j'ai pris mes informations, depuis que vous avez quitté votre régiment et cette ville, à l'issue du meurtre de l'infortuné Muller, et je suis bien instruit, voyez-vous?.. alors vous êtes allez fièrement jeter la honte au visage d'une mère; et cette mère sans entrailles, cette mère au cœur de glace, vous a livré le sort et l'existence de sa fille!.. ah! avant de la demander à une marâtre, c'était son pardon, à elle, qu'il fallait venir implorer; et vous ne l'auriez point obtenu, j'en suis sur, moi, qui pendant sept mois n'ai pas quitté son chevet; moi, qui fus témoin des malédictions qu'elle vous adressait dans son délire; moi, enfin qui ai puisé dans le spectacle de ses souffrances, un tel aliment de mépris et de haine, que cent fois au moins, j'ai fait le serment secret de la venger à mon tour, si jamais un nouveau chagrin lui venait de vous...

HENRI, *avec ironie.* Ah! prends donc garde, tu vas te trahir, et m'avouer peut-être que tu l'aimes.

JÉROME, *éclatant.* Eh bien! oui, je te ferai cet aveu, que jusqu'à ce jour je n'avais pas même fait à mon ombre : oui je l'aime, mais d'un amour que tu ne saurais comprendre; car moi, j'abandonnerais tout à son fils; à son fils que j'adopterais pour le mien : je l'aime jusqu'à me sentir fier de lui donner le titre sacré d'épouse, malgré l'ignominie dont tu l'as couverte; enfin je l'aime... au point de trembler de bonheur et de respect à sa vue, comme je frémis d'indignation et de colère à la tienne!

HENRI, *se rapprochant de lui, et avec un mouvement convulsif.* Bien!.. oh! bien!.. tu me soulages en disant tout cela; si tu avais été généreux sans passion, tu m'aurais contraint à te devoir de la reconnaissance, et il faut que je te l'avoue, moi aussi j'ai senti à ta vue un besoin instinctif de haine.

JÉROME, *de même.* Ah! si elle pouvait égaler la mienne, et que tu voulusses essayer de quelle trempe sont les armes que je fabrique?

HENRI, *avec dédain.* Un duel, avec toi?.. non, l'instant serait mal choisi, et je te ferais trop d'honneur. Tu aimes Cécile,

dis-tu? . je te convie à ses noces, ce sera ma seule vengeance!

JÉROME, *faisant un mouvement.* Lâche!..

HENRI, *de même.* Insolent!..

JÉROME, *de plus près.* Oui, lâche, celui qui peut s'entendre dire qu'on le hait, qu'on le méprise comme le dernier des hommes, et dont le sang ne bouillonne pas à ce point de se refouler au cœur et de jaillir par ses veines; lâche, celui qui va trainer à l'autel et contraindre au parjure, une femme qui ne l'aime pas; mille fois lâche enfin, celui qui, pour se battre, attend qu'on lui crache au visage, où qu'on lui arrache sur la poitrine une marque d'honneur qu'il est indigne de porter.

En achevant, il lui arrache le ruban qui décore sa boutonnière.

HENRI, *suffoquant de rage.* Ah! une arme! une arme!.. et ta vie pour laver cette injure!

Jérôme a couru précipitamment à une montre, il y prend deux épées et en jette une à Henri.

JÉROME, *avec fureur.* A toi, capitaine... et songe à bien te défendre, car avec moi, comme avec Frédéric, c'est un duel à mort, entends-tu?

HENRI, *exaspéré.* Oui, oui, un duel à mort!..

Tous deux s'attaquent avec acharnement, et parent tour à tour avec la plus grande adresse, les coups qu'ils se portent.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, CÉCILE, *en parure de mariée, puis successivement,* MAD. LAMBERT, MAD. MULLER, Quatre Témoins, et quelques Gens du Peuple.

Attirée par le bruit de cette querelle et le cliquetis des armes, Cécile paraît. Elle jette un cri d'effroi, s'élance vers Jérôme qu'elle couvre de son corps, et tombe presqu'aussitôt, frappée par Henri dont l'épée a rencontré sa poitrine. Cet événement a suspendu le combat. Henri demeure glacé d'épouvante; Jérôme, s'élançant vers Cécile, unit ses soins à ceux de sa mère qui vient aussi d'accourir. A ce moment, madame Muller entre en scène.

MAD. MULLER, *avec horreur.* Grand Dieu!.. ma fille!..

Sa froideur ne tient pas à la vue du sang de Cécile qui, pâle, épuisée, mais rassemblant ses forces, s'adresse à Jérôme, qu'elle voit ressaisir son arme et prêt à se jeter furieux sur Henri.

CÉCILE. Arrêtez, Jérôme... c'est assez de mon sang répandu, et vous devez vivre pour tenir le serment que vous m'avez fait. (*A madame Muller.*) Vous le voyez, madame, je vous obéissais. (*Désignant Henri.*) Et je rends grâces à cet homme de m'avoir frappée, car du moins il abrège les douleurs atroces que je commence à sentir...

JÉROME. O ciel! le désespoir l'aurait-il porté...

CÉCILE, *péniblement.* Oui, le désespoir... (*A madame Muller.*) Je vous l'avais dit, ce mariage c'était ma mort. Vous avez été sourde à mes prières, à mes larmes, vous n'avez plus de fille; car je ne voulais pas être à lui, et cette main que j'allais lui donner par votre ordre, n'aurait été que celle d'un cadavre...

MAD. MULLER. *éperdue.* Ah! tout ce que je possède, à qui pourra la sauver!.. des secours! des secours!..

CÉCILE, *avec effort.* Ils sont inutiles... Henri, je te dois le déshonneur... la mort... pour m'acquitter à cette heure suprême, je... je te lègue... la malédiction de ma mère....

HENRI, *avec désespoir.* Cécile!.. ah! prends pitié de mes remords... pardon!.. pardon!..

JÉROME, *prenant la main de Cécile, et avec une douleur froide et solennelle.* Ton pardon?.. elle ne le prononcera pas... son âme est allée rejoindre au ciel, l'âme d'un autre martyr!.. àgenoux, capitaine, à genoux devant cette mère que tu as rendue veuve de ses deux enfans: il n'y a qu'elle en ce monde, et Dieu dans l'autre, qui puissent t'absoudre!..

MAD. MULLER; *avec horreur et surprise.* Qu'entends-je! mon fils!.. Et de sa main aussi... (*Avec des sanglots, et tombant mourante sur le corps de Cécile.*) Ah! c'est une vengeance du ciel!..

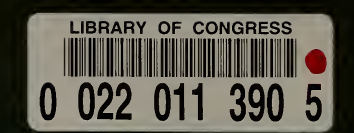
TABLEAU.

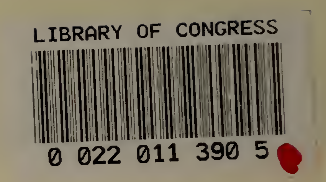
FIN.

L'AUTEUR

Aux Artistes dont le zèle et le talent ont si bien contribué au succès de l'ouvrage : à Mademoiselle NATHALIE, si pure, si touchante dans le personnage de *Cécile ;* à OMER, si dramatique, si chaleureux dans celui de *Jérôme;* à LAJARIETTE, si vrai, si intéressant dans celui de *Frédéric;* à tous enfin, des remercîmens sincères pour l'ensemble remarquable avec lequel les rôles, même secondaires, ont été joués ; mais plus particulièrement à SÉLIGNY qui, chargé d'un rôle fort ingrat, a su trouver moyen de le faire valoir encore.






LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 390 5